



…RIE FRANÇAISE

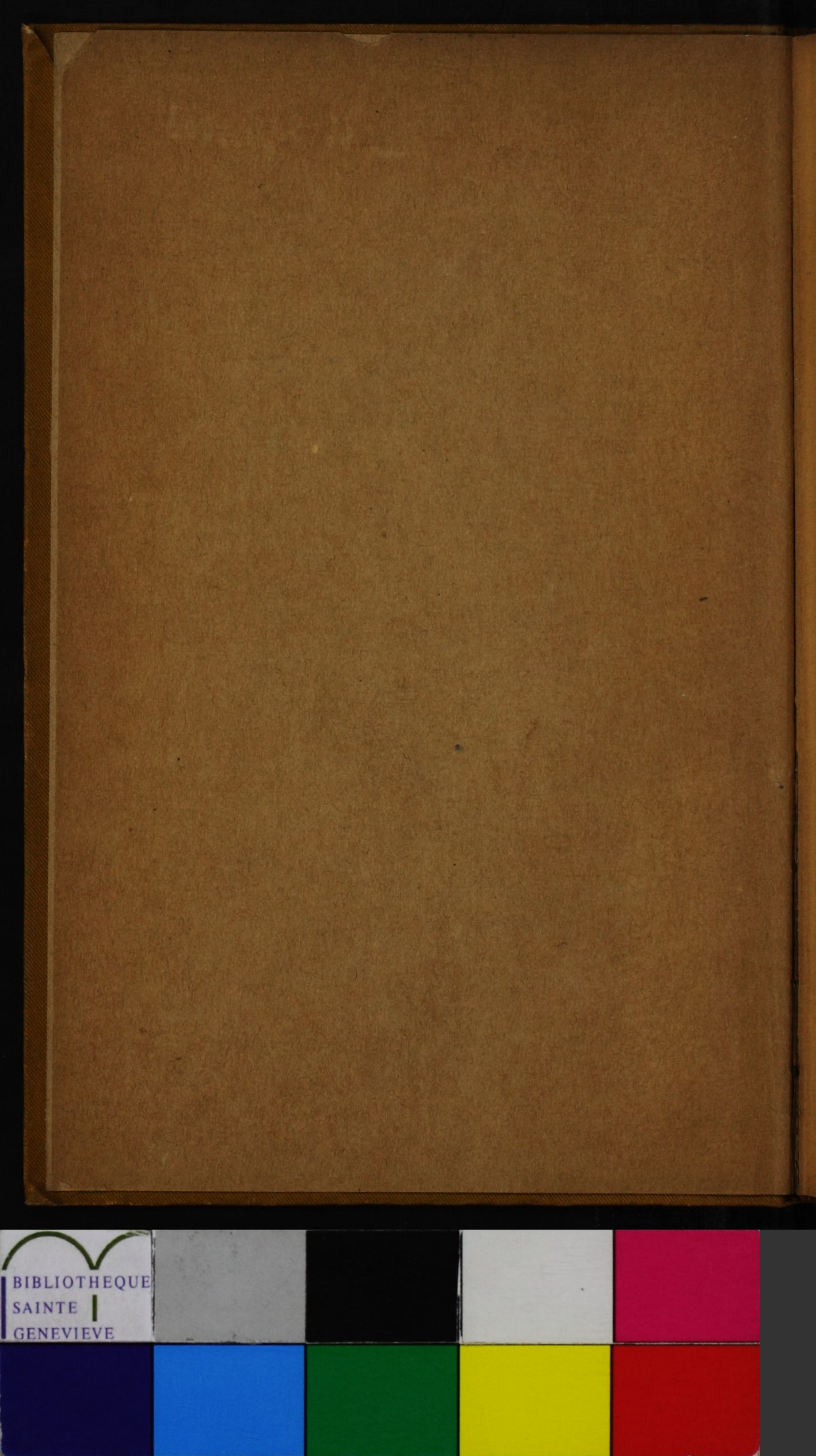
COTE-D'OR

PAR

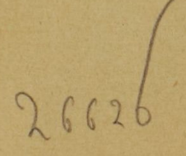
ADRIEN DUPUY

PARIS

CUREL, COUGIS & Cie


BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

COTE-D'OR



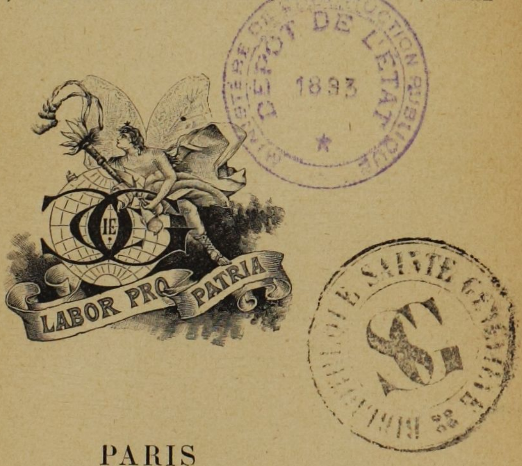
GALERIE FRANÇAISE

COTE-D'OR

PAR

ADRIEN DUPUY

AGRÉGÉ DES LETTRES, PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE LAKANAL



PARIS

CUREL, GOUGIS & C[ie]

ÉDITEURS

3 et 5, place de Valois

LE PAYS ET LES GENS

Le département de la Côte-d'Or, l'un des plus étendus en superficie, a été formé en 1790 du nord et du centre de l'ancienne province de Bourgogne. Il a pour chef-lieu Dijon, vieille et belle ville de 61.000 habitants, à qui ses monuments conservent encore un air de capitale. Il doit son nom à la chaîne de hautes collines dont il est traversé du nord au sud et qui, elle-même, a emprunté sa dénomination significative au nombre et à l'excellence de ses vignobles.

Riche en vin (elle l'est moins aujourd'hui, mais elle le redeviendra malgré le phylloxéra) la Côte-d'Or ne l'est pas moins en hommes. Nul département, sauf la Seine, n'a porté une telle moisson, ou, pour mieux dire, une telle vendange d'illustrations, et ces illustrations, malgré la diversité des conditions, des aptitudes et des œuvres, ont des traits communs soit dans le caractère soit dans l'esprit. Elles sentent leur terroir, elles sont vraiment bourguignonnes.

Le génie bourguignon se reconnaît surtout au sens et à l'amour du réel. Il tient au sol par de puissantes attaches et ne se perd pas volontiers dans des recherches dont l'utilité ne lui est pas démontrée : c'est ainsi qu'il est resté presque absolument étranger aux spéculations de la haute philosophie. Mais, s'il ne veut pas quitter terre et perdre pied, il n'est en rien asservi à la matière. Il est capable d'élévation comme de gaieté,

de souplesse comme de force, de finesse comme de grandeur. Il embrasse dans l'ampleur de ses facultés tout ce qui est de l'homme ; il a la joie et le sérieux ; il n'ignore rien de ce qui peut égayer, embellir ou féconder notre vie terrestre. Livré à lui-même, il s'épanche en irrésistibles saillies : on dirait le gai bouillonnement du vin nouveau. Cultivé et réfléchi, il prend la sève et le bouquet, la chaleur vivifiante du vieux vin. Il est ainsi tour à tour l'épigramme et le noël avec Piron et Lammonoye, l'éloquente expression du Christianisme envisagé surtout comme règle de la vie avec Bossuet, la science avec Buffon et Monge, la guerre avec Carnot, l'art puissant et fougueux avec Rude.

Il est encore, lorsqu'il ne se dégage pas de l'anonymat des foules, il est l'esprit de sociabilité, hospitalier et cordial ; il est l'amour du travail et des vertus viriles ; il est enfin (les défenseurs de Saint-Jean-de-Losne et les combattants de Dijon le prouvent) il est le patriotisme.

Ce serait peut-être ici la place d'une description géographique du pays qui nous ferait connaître, avant les hommes dont nous avons à parler, le berceau de leur enfance ou le théâtre de leur vie. Mais cette description se trouve partout. Nous nous contenterons, pour donner une idée de l'abondance plantureuse de la Bourgogne, de citer une page bien venue d'Aloysius Bertrand, pauvre poète, qui, après quelques années d'un heureux séjour à Dijon, s'en vint à 40 ans mourir phtisique dans un hôpital de Paris. Il nous semble que de ce morceau se détache animée et expressive, l'image familière de la contrée que Michelet appelle « l'aimable et vineuse Bourgogne, le bon pays où les

villes mettent des pampres dans leurs armes, où tout le monde s'appelle frère et cousin, le pays des bons vivants et des joyeux Noëls. »

« Quel accueil je reçus dans une ferme, à quelques lieues de Dijon, un soir d'octobre que l'averse m'avait assailli, cheminant au hasard vers la plaine, après avoir visité les plateaux boisés et les combes encore vertes de Chambœuf. Je heurtai de mon bâton de houx à la porte secourable et une jeune paysanne m'introduisit dans une cuisine enfumée, toute claire, toute pétillante d'un feu de sarments et de chênevottes. Le maître du logis me souhaita une bienvenue simple et cordiale, sa moitié me prépara un chaudeau et l'aïeul me força de prendre sa place au coin du feu, dans le gothique fauteuil de bois de chêne que sa culotte avait poli comme un miroir. De là, tout en me séchant, je me mis à regarder le tableau que j'avais sous les yeux. Le lendemain était jour de marché à la ville : on le voyait de reste à l'air affairé des habitants de la ferme qui hâtaient les préparatifs du départ. La cuisine était encombrée de paniers où les servantes rangeaient des fromages sur la paille. Ici une courge que la bonne Fée aurait choisie pour faire un carrosse à Cendrillon, là des sacs de pommes et de poires qui embaumaient la chambre d'une douce odeur de fruits mûrs, ou des poulets montrant leur rouge crête par les barreaux de leur prison d'osier... Cependant rentraient d'un pas lourd les valets de charrue secouant leurs bottes jaunes de la glèbe. Ils grondaient contre le temps qui retardait le labourage et les semailles. La pluie continuait de battre contre les vitres; les chiens de garde pleuraient piteusement dans la cour. Sur le feu que soufflait

l'aïeul avec ce tube de fer, ustensile obligé de tout foyer rustique, une chaudière se couronnait d'écume et de vapeurs au sifflement plaintif des branches d'étoc qui se tordaient comme des serpents dans les flammes : c'était le souper qui cuisait. La nappe mise, chacun s'assit, maîtres et domestiques, le couteau et la fourchette en main, moi à la place d'honneur, devant un énorme château embastionné de choux et de lard, dont il ne resta pas une miette. Le berger raconta qu'il avait vu le loup. On rit, on gaussa, on goguenarda. Quelles honnêtes figures sous ces bonnets de laine bleue ! Quelles robustes santés dans ces sayons de toile couleur de terreau !... Je voulus passer la nuit dans la crèche. Rien de pittoresque comme l'aspect de ce lieu qui servait aussi de grange et de pressoir : des bœufs qui ruminaient leur pitance, des ânes qui secouaient l'oreille, des agneaux qui tétaient leur mère, des chèvres qui traînaient la mamelle, des pâtres qui retournaient la litière à la fourche ; et, quand un trait de lumière enfilait l'ombre des piliers et des voûtes, on apercevait confusément des fenils bourrés de fourrage, des chariots chargés de gerbes, des cuves regorgeant de raisins et une lanterne éteinte pendant à une corde. Jamais je n'ai reposé plus délicieusement. Je m'endormis au dernier chant du grillon, tapi dans ma couche odorante de paille d'orge, et je m'éveillai au premier chant du coq battant de l'aile sur son perchoir. »

Cet agréable tableau de la vie rurale en Bourgogne aux environs de 1830 nous est une transition naturelle pour aborder le premier chapitre de notre galerie biographique, celui qui traite des agriculteurs.

I. — AGRICULTEURS

L'agriculture bourguignonne ne compte aucun de ces grands noms qui s'imposent au souvenir. Force nous est, puisque nous ne pouvons parler de nos contemporains immédiats, parmi lesquels on trouverait nombre d'agriculteurs distingués, de nous en tenir à la biographie d'un honnête homme qui, après une curieuse carrière politique, se fit *cultivateur* (c'était son mot) et vint chercher aux champs, avec l'oubli de ses déceptions, un emploi honorable et utile de ses dernières années.

Frochot (1761-1828).

Né à Dijon en 1761, Frochot était, au moment de la Révolution, prévôt royal et notaire au bourg d'Aignay-le-Duc. Ses compatriotes l'envoyèrent aux Etats généraux. Il y devint l'admirateur et le partisan fidèle de Mirabeau, qui l'admit dans son intimité, le voulut de préférence à tout autre à son chevet de mourant, et le nomma son exécuteur testamentaire, mais à titre gratuit, faute de pouvoir lui faire accepter aucun legs.

La Terreur n'épargna pas Frochot; il fut emprisonné jusqu'au 9 thermidor. Devenu à cette date administrateur de la Côte-d'Or, il s'employa de son mieux à apaiser les passions et à ramener le calme avec l'ordre. Il se trouvait par hasard à Paris au moment où le Premier Consul remaniait l'organisation des départements et nommait aux préfectures.

Le souvenir de l'amitié qu'il avait inspirée à Mirabeau valut à Frochot d'être mis sur la liste des candidats; la conduite qu'il avait tenue depuis 1793, lui valut d'être nommé préfet de Paris. « Je vous ai choisi, lui dit Bonaparte, parce qu'ayant été maltraité par la Révolution vous n'en êtes pas moins resté attaché à ses principes, et que, membre du directoire de la Côte-d'Or, après avoir été longtemps persécuté, vous n'avez persécuté personne. » Bel éloge et bien mérité! Frochot se montra d'ailleurs à la hauteur de sa tâche et fut, pendant douze ans, un préfet modèle qui sut entretenir, assainir, embellir la grande ville confiée à ses soins. Mais en 1812 il trouva sa pierre d'achoppement dans la conspiration du général Malet.

Détenu dans une maison de santé pour cause politique, le général Malet s'échappe un beau soir, revêt son uniforme et se présente à la caserne Popincourt où, en vertu d'ordres de service par lui fabriqués, il prend le commandement des troupes. Il se saisit du préfet de police qu'il fait écrouer aussitôt à la Force; il occupe l'Hôtel de Ville et ordonne au préfet Frochot de tout préparer pour installer dès le lendemain le gouvernement provisoire dont il lui désigne les membres; il essaye de s'emparer du commandant de la 1re division, le général Hulin, et comme celui-ci résiste, il lui décharge son pistolet en pleine figure; il se rend ensuite à l'Etat-Major où il est enfin reconnu et arrêté par l'inspecteur général de la police. Tout cela eut lieu dans la nuit du 23 au 24 octobre 1812. Cette audacieuse tentative servit, malgré son avortement, à montrer combien de faiblesse se cachait sous l'absolutisme du gouvernement impérial. Il avait suffi

de quelques heures à un homme de tête et d'audace pour supprimer, mettre sous clef ou réduire à l'obéissance tous les pouvoirs chargés d'assurer l'ordre à Paris. En apprenant cette nouvelle, Napoléon entra dans une violente colère et, malgré l'amitié qu'il avait pour Frochot, le destitua de ses fonctions. Il était d'ailleurs difficile qu'il en fût autrement; car, dans cette équipée, Frochot avait manifestement perdu la tête, au point de se faire l'instrument docile de Malet. Les autres chefs de Paris avaient résisté ou protesté. Lui, il avait ajouté foi à toutes les inventions et consenti à toutes les volontés du conspirateur.

Frochot vécut dans la retraite jusqu'aux Cent-Jours où, envoyé comme préfet à Marseille, il fit de son mieux pour maintenir l'ordre et retarder après Waterloo l'explosion de la Terreur Blanche. Relevé bientôt de ses fonctions, il acheta une terre à Etuf, sur les confins de la Haute-Marne et de la Côte-d'Or, et il l'exploita de ses mains, prenant au sérieux les occupations du propriétaire rural, adoptant divers modes d'assolement, acclimatant diverses essences forestières, et surtout propageant la culture de la pomme de terre, ce qui lui valut d'un Comice agricole une médaille d'argent dont il était aussi fier que de ses innombrables décorations et de son titre de comte.

Il finit ainsi en Cincinnatus. Ce n'était pas un Romain par le caractère; s'il était tolérant et conciliant, il manquait de sang-froid et d'énergie, on ne l'a que trop vu; mais il sut rester digne dans la disgrâce et occuper ses dernières années à d'utiles travaux, sans jamais connaître l'aigreur ni la misanthropie. C'est après tout une intéressante physionomie que celle de

cet agriculteur qui eut en son temps l'amitié de Mirabeau et qui garda l'estime de Napoléon même après avoir perdu sa faveur.

II. — SOLDATS ET MARINS

De ceux qui cultivent le sol national et nourrissent la France, nous passons à ceux qui, soldats ou marins, assument la noble tâche de la défendre contre l'étranger. La Côte-d'Or en a produit bon nombre qui ont brillé au premier rang de nos armées. Elle a fait mieux encore. A diverses reprises on l'a vue se lever en masse contre l'envahisseur, soit pour l'arrêter net, comme le firent en 1636 les habitants de Saint-Jean-de-Losne contre Galas, soit encore pour suspendre ses progrès et ralentir sa marche, comme c'est l'honneur de ces combattants improvisés qui, en 1870, ont tenu si vigoureusement tête à Manteuffel et à Werder. Ces deux exemples suffisent à attester le patriotisme des Bourguignons de la Côte-d'Or. Mais il en est une autre preuve que nous n'avons garde de passer sous silence. Française de tout temps par la langue et par l'esprit, la Bourgogne ne l'a pas toujours été de fait. Indépendante sous ses ducs, principalement sous ceux de la deuxième famille capétienne, elle fut à l'occasion l'ennemie des rois de France. Enfin elle fit retour à la couronne en 1477. Depuis lors, elle ne voulut plus entendre parler de séparation d'avec sa vraie patrie, et lorsque François Ier, dans un jour de malheur, parla de la céder

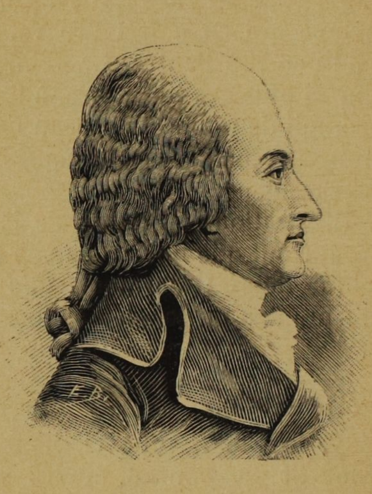
à Charles-Quint, ses Etats particuliers déclarèrent solennellement qu'elle était française à tout jamais et que rien ne pourrait la détacher de la France, non pas même la volonté expresse d'un roi. Cette fidélité, aussi honorable pour le pays qui l'a provoquée que pour la province qui en a fait preuve, n'a pas été moins utile à l'une et à l'autre. La Bourgogne a été associée, pour sa plus grande gloire, à tout ce que la France a accompli de noble et de beau depuis quatre siècles ; la France a reçu de la Bourgogne les meilleurs artisans de sa grandeur.

Parmi les illustrations militaires de la Côte-d'Or, il en est trois surtout que nous retenons pour en parler avec quelque détail : Marmont, duc de Raguse, Junot, duc d'Abrantès, et, par-dessus tous, l'inoubliable Carnot.

Carnot (1753-1823).

Né à Nolay, en 1753, d'une vieille famille bourgeoise, Carnot fit de bonnes études à Autun et entra à l'École du Génie de Mézières, probablement sous les auspices de son compatriote Monge qui y était professeur. Il en sortit excellent officier et mathématicien distingué. Il avait en outre un certain talent d'écrivain qui le fit couronner par l'Académie de Dijon pour un bon éloge de Vauban. Il tenait garnison à Arras, comme capitaine, lorsqu'il fut envoyé par le Pas-de-Calais à l'Assemblée législative. Il s'y comporta si bien que son mandat lui fut continué pour la Convention. Il se distingua dans cette grande et redoutable assemblée par son amour de la République et par son intelligence des choses de la guerre. Il fit constamment partie du Comité de

Salut Public où, laissant à Robespierre et à ceux que l'on appelait les gens de la « haute main », le soin de la politique, il s'occupa surtout des questions militaires. Il fut l'âme de la résistance à l'insurrec-



tion et à l'invasion, dont le concert odieux voulait nous réduire à l'esclavage. Il créa, arma, équipa 14 armées et les fit mouvoir en tacticien et en stratégiste consommé, sans sortir de son cabinet. A vrai dire, il en sortit une fois pour conduire lui-même au feu une troupe démoralisée et la forcer à gagner la bataille de Wattignies.

Sous son impulsion, il ne fallut pas un an à la France, envahie sur tous les points, pour se faire envahissante à son tour et lancer de toutes parts sur le sol étranger, avec ses soldats victorieux, le germe vivace et fécond de ses lois égalitaires.

Jamais notre pays n'a eu plus de véritable grandeur. Si tout l'honneur n'en revient pas à Carnot, il en a sa bonne part. Il n'est que juste de le mettre au même rang que Hoche, Marceau et Kléber. Quoiqu'il ait travaillé le plus souvent dans l'ombre des bureaux au lieu de combattre au grand jour du champ de bataille, son mérite ne le cède à aucun autre. Il a, autant que personne, contribué à sauver le pays, à le faire puissant et glorieux.

Après cette période incomparable, Carnot eut quelques épreuves à traverser. On lui en voulut dans les derniers temps de la Convention de s'être solidarisé avec ses collègues du Comité de Salut Public. Il fut cependant membre du Conseil des Anciens et du Directoire. Mais enveloppé dans la proscription de Fructidor, il n'échappa que par la fuite à la déportation et fut même rayé de la liste de l'Institut où Bonaparte le remplaça,

Il ne put rentrer qu'après le Consulat : il prit alors pour quelque temps le ministère de la Guerre et fut réélu à l'Institut.

Membre du Tribunat, il vota contre l'établissement de l'Empire, sans rien vouloir accepter de Napoléon qui cependant lui avait dit : « Tout ce que vous voudrez, Monsieur Carnot, quand vous voudrez et comme vous voudrez. » Jusqu'en 1813, il resta éloigné des affaires et reprit non sans succès ses travaux scientifiques. C'était un mathématicien de valeur, et son nom est resté attaché à d'ingénieuses découvertes, qui ont été d'ailleurs éclipsées par celles de l'un de ses fils qui possédait, à un degré plus élevé encore, la faculté mathématique.

A l'heure des revers, Carnot s'empressa d'apporter

à la patrie le concours qu'il avait refusé à Napoléon. Il se chargea de la défense d'Anvers et il y déploya, avec les qualités d'un homme de guerre qui sait mettre à profit les ressources de la science, toutes les vertus d'un homme de bien qui sait respecter la dignité et compatir aux malheurs de ses semblables.

Sous les Cent-Jours il fut ministre de l'Intérieur. Exilé comme régicide à la seconde Restauration, il alla finir sa vie à Magdebourg où il mourut en 1823. C'est là que la France est allée chercher sa dépouille mortelle pour la déposer au Panthéon, tardif mais juste hommage rendu à l'un des plus grands hommes de la France moderne et qui a eu le rare bonheur de revivre dans ses enfants. L'aîné de ses fils, Sadi, fut un grand mathématicien ; le plus jeune, Hippolyte, ministre de l'instruction publique en 1848, eut le courage d'établir une première fois la gratuité et l'obligation de l'enseignement primaire. Son petit-fils est aujourd'hui Président de la République et il doit cet honneur aux vertus et aux talents qu'il a hérités de son père et de son aïeul.

Marmont (1774-1852).

Auprès de ce grand nom de Carnot, Marmont fait assez triste figure. C'était cependant un brillant homme de guerre ; mais une faute irréparable vint, sinon briser sa carrière, au moins ternir sa gloire et lui porter malheur pour le reste de sa vie.

Né à Châtillon, en 1774, il débuta comme officier d'artillerie au siège de Toulon : il y renoua connaissance avec Bonaparte qu'il avait déjà vu à Auxonne et il gagna sa confiance.

La fin de sa première campagne le trouva com-

mandant : il fut général de brigade à la prise de Malte, général de division à Marengo et se comporta vaillamment sur tous les champs de bataille. Sa belle conduite à Wagram lui valut sur place le bâton de maréchal, de même que son habile administration de la Dalmatie l'avait fait nommer duc de Raguse. Envoyé en Espagne, il s'y montra général habile jusqu'au jour où, affaibli par la maladie, il perdit la bataille des Arapiles. Mais il répara le mauvais effet de cette défaite par la part glorieuse et prépondérante qu'il prit aux campagnes de 1813 et de 1814.

Il y fit des prodiges de valeur et de talent et jusqu'au 2 avril 1814, il mérita l'estime et l'admiration des patriotes. Dès le lendemain tout était changé : Marmont n'était plus qu'un mauvais citoyen. Obéissant aux suggestions de Talleyrand, il entra en pourparlers secrets avec Schwartzemberg et signa une capitulation où, préoccupé uniquement de ses intérêts particuliers, il séparait sa fortune de celle de Napoléon et de la France, et abandonnait au profit des alliés les positions qu'il était chargé de défendre aux abords de Paris. L'opinion publique s'indigna justement de cette défaillance et le nom de Raguse devint pour le peuple, l'ignominieux synonyme de traître.

Rallié désormais aux Bourbons, Marmont les accompagna à Gand pendant les Cent-Jours, et au cours de la deuxième Restauration devint major-général des gardes du corps et gouverneur de Paris. C'est en cette qualité qu'il reçut du ministère Polignac l'ordre de réprimer la révolution de 1830. On doit lui rendre cette justice que cette mission fut

acceptée par lui sans enthousiasme et qu'il ne la remplit que pour ne pas s'exposer au reproche d'avoir trahi encore une fois ses serments. D'ailleurs les mesures qu'il prit furent déconcertées par l'héroïsme populaire et après trois jours de lutte il dut abandonner Paris à l'insurrection. Lorsqu'il vint rendre compte de sa conduite au roi, il eut la honte de s'entendre accuser de forfaiture par le dauphin : quoique cet outrage ne fût pas mérité en l'occurrence, son passé lui interdisait de s'en plaindre trop haut.

A l'avènement de Louis-Philippe, il fut rayé des cadres de l'armée et alla vivre obscurément à Venise. Mais le soin qu'il prit de cacher sa personne ne lui fit pas trouver grâce devant l'opinion, non seulement en France, mais en Europe, et lorsque, sous la conduite de l'illustre Manin, Venise essaya de secouer le joug de l'Autriche, Marmont se vit, dernier affront! obligé de quitter son asile, comme si sa seule présence eût été menaçante et de sinistre augure pour l'indépendance des Vénitiens.

Marmont a employé les loisirs de son exil à écrire, outre ses Mémoires dont l'exactitude a été justement contestée, un petit livre, très estimé des bons juges et notamment de Bugeaud, sur *l'Esprit des institutions militaires* : il y parle du métier des armes en homme qui l'a bien et longtemps pratiqué et qui le connaît à fond. Cet ouvrage suffirait à établir les titres de Marmont à la gloire militaire ; mais après l'avoir lu on ne peut s'empêcher de dire : pourquoi le brillant soldat qui a écrit ces pages s'est-il avisé de faire le politique et de jouer au plus fin avec des diplomates, au moment où la Patrie attendait de lui un suprême effort !

Junot (1771-1813).

Junot eut à peu près le même début que son compatriote Marmont : comme lui, il se distingua au siège de Toulon et devint, comme lui, un des aides de camp et des favoris de Bonaparte. C'était un vaillant homme et un joyeux compagnon, aussi ardent à la bataille qu'au bal, intarissable de plaisanteries et de saillies sous la pluie des balles. Colonel après la première campagne d'Italie, il prit part à la campagne d'Egypte et il en revenait avec le titre de général de brigade, lorsqu'il tomba aux mains des Anglais. Il fut racheté à temps pour se trouver à Marengo. A l'établissement de l'Empire, il fut nommé général de division, colonel général des hussards et, après s'être distingué à Austerlitz, fut chargé en chef de la conquête du Portugal, avec la promesse d'un beau titre nobiliaire et du bâton du maréchal s'il réussissait. Tant qu'il eut affaire aux seuls Portugais, il remporta des succès qui lui valurent d'être nommé duc d'Abrantès. Mais dès que Wellington arriva avec ses Anglais, la fortune lui fut contraire. Il perdit la bataille de Vimeiro, signa la capitulation de Cintra et revint servir en sous-ordre et sans grand éclat sous Napoléon. Prodigue et débauché, il devint fou à force d'excès et se tua dans un accès de délire. Sa femme, aussi frivole et aussi dépensière que lui, se fit auteur pour vivre et donna, sous le nom pompeux de duchesse d'Abrantès, des romans plus que médiocres. Elle obtint quelque succès avec ses *Mémoires*, qui ne sont eux-mêmes qu'un roman.

Chambure (1789-1832).

La Côte-d'Or a fourni aux armées impériales

un autre vaillant soldat dans la personne de Chambure, le héros de Ciudad-Rodrigo et de Dantzig. Lorsque les Français furent assiégés dans cette dernière ville, il recruta dans tous les régiments les cent braves qui formèrent sous son commandement la colonne infernale. Avec eux, il osa plus d'une fois débarquer la nuit sur les derrières de l'armée assiégeante, égorger les sentinelles, brûler les magasins, détruire les parcs, et, passant sur le ventre des ennemis stupéfaits, rentrer dans la place, chargé de glorieuses dépouilles.

Roussin (1781-1854).

Après l'armée de terre, l'armée de mer. La Côte-d'Or a donné à notre marine l'illustre amiral Roussin qui eut à deux reprises l'insigne honneur de faire aboutir, presque sans combat et par le seul déploiement de ses forces navales habilement dirigées, les justes revendications que la France dut exercer contre le Brésil et contre le Portugal. En 1825, il pénétra avec son escadre dans la rade de Rio-de-Janeiro, plaça ses bâtiments à 300 mètres des quais et obtint en quelques heures la satisfaction qu'il réclamait. En 1831, il remporta le même succès à Lisbonne, après avoir brillamment franchi les passes du Tage.

III. — ÉCRIVAINS

Si des choses de la guerre nous passons aux travaux de l'esprit, à la littérature et à la science sous toutes leurs formes, nous nous trouvons en présence

d'un tel nombre de personnages remarquables que nous sommes obligés de les répartir en plusieurs spécialités.

ÉLOQUENCE SACRÉE

La Bourgogne est la terre classique de l'éloquence sacrée. La chaire française lui doit ses trois plus illustres représentants : saint Bernard, Bossuet, Lacordaire.

Saint Bernard (1091-1153).

Saint Bernard est un des grands noms du moyen âge. Fils d'une noble famille, il se voua à la vie religieuse et prit l'habit à Citeaux. Puis l'ambition lui vint de fonder un ordre plus austère et il bâtit Clairvaux, au milieu d'une sombre forêt de Champagne. Il se fit par ses austérités, par ses prédications, par ses controverses, une renommée universelle. Il était l'arbitre de la foi ; on le traitait en Père de l'Eglise. Ce simple moine était plus pape que le pape lui-même. Il a prêché la deuxième Croisade dont le résultat fut désastreux ; il a fait condamner comme hérétique le malheureux Abélard, comme d'ailleurs Bossuet a fait condamner Fénelon ; il a été associé à tous les grands événements de son siècle.

Nous avons de lui des sermons latins, dont il a été fait au XIIe siècle une traduction française et qui justifient la haute idée que l'on a communément de son éloquence.

Bossuet (1627-1704).

Bossuet, natif de Dijon, était d'une famille de robe, fils d'un avocat bientôt conseiller au parlement de

Metz, et neveu d'un conseiller au parlement de Bourgogne. Il commença ses études au collège des Jésuites de Dijon et vint les terminer au collège de Navarre à Paris.

Sa vocation et la désir de sa famille l'appelaient à la prêtrise. Il prit les ordres en 1652, après avoir fini son cours de théologie et reçu le bonnet de docteur. Il aurait pu rester à Paris, car de précoces succès oratoires avaient attiré sur lui l'attention ; il préféra passer quelques années en province dans une retraite studieuse où il poursuivrait à l'aise ses travaux et se munirait de toutes les ressources utiles à un controversiste et à un prédicateur. Il vint donc à Metz occuper une stalle de chanoine : il y passa près de sept ans, se livrant à la prédication, discutant avec les ministres protestants et même avec les rabbins juifs, nombreux dans le pays, se préparant par tous les moyens au grand rôle que lui destinait son génie et que sa modestie ne l'empêchait pas complètement d'entrevoir.

Lorsqu'il se trouva bien armé pour la lutte, il revint à Paris et, pendant dix ans, se fit entendre dans les principales chaires de la capitale. Il prêcha quatre fois l'avent ou le carême au Louvre et fut admiré de Louis XIV qui, après l'avoir entendu pour la première fois, fit écrire à son père pour le féliciter d'avoir un tel fils. Cette admiration était justifiée. Jamais, en aucun pays et en aucun temps, voix plus éloquente n'a retenti dans une église. Tous les dons de l'orateur sacré sont réunis en Bossuet. Ses Sermons, qui nous ont été conservés par un heureux hasard, après avoir passé pour perdus pendant près de cinquante ans, défient toute comparaison : ils se font lire même de

ceux qui ne partagent pas les convictions de l'auteur. Il en est de même de ses Oraisons Funèbres, dont trois surtout sont justement célèbres : celle de Henriette de France où il a raconté la révolution d'Angleterre et les malheurs de Charles Ier et



de sa famille ; celle de Henriette d'Angleterre où il a déploré avec la mélancolie la plus poétique la mort d'une princesse ravie au monde dans tout l'éclat de la jeunesse, de la beauté et de l'esprit ; celle enfin du prince de Condé où il a mis en parallèle les deux grands capitaines de son temps, le vainqueur de Rocroi et Turenne. Après avoir prêché près de dix ans à Paris, Bossuet reçut en récompense l'évêché de Condom, mais il n'eut pas le temps de l'occu-

per, car il fut retenu à la Cour par l'éducation du Dauphin, fils unique de Louis XIV.

Lorsqu'un jeune prince arrivait à sa huitième année, on l'ôtait des mains des femmes et on lui donnait un gouverneur, pour veiller à son éducation, et un précepteur, pour l'instruire. Le gouverneur du Dauphin fut le duc de Montausier, grand seigneur qui avait une réputation assez justifiée de vertu. Le précepteur fut Bossuet. On pourrait croire qu'entreprise sous de tels auspices, l'éducation du Dauphin ne pouvait que réussir. Il n'en fut rien cependant. Le dévouement et le talent des maîtres échouèrent contre l'apathie de l'élève, de qui l'on pouvait dire, comme de tel personnage de Rabelais, que « si son corps était en l'estude, son âme était en la cuisine. » Il devait être un jour le plus gros mangeur de la Cour. Tout ce qu'on put obtenir de lui, ce fut un effort de mémoire. Il apprit un assez grand nombre de mots latins, mais avec la ferme résolution de les oublier tous dès qu'il serait sorti des mains de ses maîtres. Il tint parole. Son éducation terminée, on ne lui vit jamais ouvrir un livre ; il ne vivait que pour la table et la chasse. Bossuet avait composé pour ce piteux élève un certain nombre d'ouvrages : grammaire, logique, résumés d'histoires, etc. Il en est trois dans le nombre qui méritent une mention particulière.

Le traité de la *Connaissance de Dieu et de soi-même* est, comme son titre l'indique, un livre de philosophie où sont étudiés, dans leur essence et dans leurs rapports, la créature et son créateur. Il reproduit en grande partie les idées de Descartes et se fait lire encore aujourd'hui avec intérêt.

La *Politique tirée de l'Ecriture sainte* ne mérite pas la même estime. C'est une prétendue démonstration de la légitimité du pouvoir absolu. Selon Bossuet, les rois sont les représentants de Dieu sur terre et on doit leur obéir comme à Dieu, en tout ce qu'ils commandent. Ces théories paraissent justement monstrueuses aux Français que la Révolution a émancipés et qui ne reconnaissent d'autorité que celle de la loi, faite par eux-mêmes ou par leurs représentants.

Vient ensuite le *Discours sur l'Histoire Universelle*, avec ses trois parties. La première, intitulée les *Epoques*, est une revue rapide et un peu sèche des événements historiques depuis la Création jusqu'à Charlemagne. Ces événements sont répartis, pour plus de clarté, en douze périodes ou époques. — La deuxième partie, la *Suite de la Religion*, est un essai de démonstration historique de la vérité du Christianisme. — La troisième, les *Empires*, étudie avec un certain développement les nations dont l'influence a été tour à tour prépondérante dans le monde : Assyriens, Mèdes et Perses, Egyptiens, Grecs, et surtout Romains. Cette partie est de beaucoup la plus remarquable; c'est à elle que Bossuet doit de compter au nombre des grands historiens.

En 1681, Bossuet ayant terminé son préceptorat fut nommé évêque de Meaux et aumônier de la Dauphine. Il se partagea dès lors entre son diocèse et la Cour; ici, prêchant, administrant, faisant ses visites pastorales; là, conseillant le roi sur le règlement des affaires ecclésiastiques et surveillant toute l'Eglise pour y maintenir la discipline et l'orthodoxie. Il eut part à tous les événements mi-religieux, mi-politiques de la fin du XVIIe siècle, y compris la Révocation

de l'Edit de Nantes. On sait combien cet acte inique fut fatal à la prospérité de la France. Il est à regretter que Bossuet n'ait pas un instant secoué ses préjugés ecclésiastiques pour ne pas s'associer à cette mesure. Il eut, vers la fin, des démêlés théologiques avec Fénélon : il ne nous appartient pas de décider qui des deux avait tort : aussi bien ces sortes de querelles n'ont-elles aujourd'hui aucun intérêt ; disons cependant que le pape finit par donner raison à Bossuet.

Ce grand homme mourut en 1704. Il nous apparaît comme le personnage ecclésiastique le plus éminent de toute notre histoire. Ce fut un savant docteur, un prêtre vertueux, un orateur incomparable, un écrivain de premier ordre, peut-être notre plus grand prosateur. Mais s'il faut toujours admirer le style de Bossuet, on peut très légitimement se dispenser de partager toutes ses opinions et de le suivre en tout comme un oracle. Il était de son temps : nous devons être du nôtre. Les idées de la *Politique tirée de l'Ecriture Sainte* et autres semblables ne peuvent plus avoir cours parmi nous.

Lacordaire (1802-1860).

Né à Recey sur-Ource, en 1802, brillant élève du collège et de la faculté de droit de Dijon, inscrit au barreau de Paris, Lacordaire y plaida quelque temps avec succès ; puis, croyant avoir trouvé une meilleure voie, il entra à Saint-Sulpice et prit les ordres. Ce n'était pas et ce ne devait pas être la dernière fois que l'Eglise conquérait sur le barreau des sujets d'avenir ; au XVIIe siècle l'excellent auteur de l'*Histoire de l'Église*, Claude Fleury, n'était

devenu prêtre qu'après avoir été avocat. Depuis, le P. Ravignan, l'émule de Lacordaire, quitta son siège de juge suppléant à la Cour de Paris pour entrer aux Jésuites ; l'avocat-général Bonnechose passa du parquet de Besançon au séminaire : on l'a vu mourir cardinal-archevêque de Rouen.

Le ministère ecclésiastique ne réussit pas d'abord à Lacordaire. On l'avait fait aumônier des Visitandines de Paris et il s'y ennuyait visiblement. Enfin il trouva sur sa route l'abbé de Lamennais, et, à deux, avec Montalembert et Gerbet pour disciples, ils inventèrent le catholicisme libéral. Ils prétendaient dériver au profit de la religion le mouvement libéral, juste au moment où les Saint-Simoniens voulaient fonder la religion de la science. C'était de part et d'autre une noble ambition, mais qui ne s'est réalisée ni d'une part ni de l'autre. Le journal *l'Avenir* servit aux catholiques libéraux à propager leurs idées jusqu'au moment où elles furent condamnées par la Cour de Rome. Cette condamnation, repoussée par Lamennais, fut acceptée par Lacordaire qui, après quelque temps de recueillement, se voua à la chaire. Il eut un brillant début au collège Stanislas et fut appelé à Notre-Dame de Paris où il établit définitivement sa réputation. L'ambition lui vint alors de faire école et de former des prédicateurs. Avec une témérité que tout semblait condamner et qui réussit cependant, il restaura en France l'ordre des Dominicains ou Frères-Prêcheurs et parut dans la chaire de Notre-Dame, revêtu du froc blanc des anciens inquisiteurs dont il prétendait faire l'insigne de la liberté. Il prêcha pendant dix ans avec un succès dont son ordre a recueilli les fruits. En 1848, élu par les céle-

teurs de Marseille à l'Assemblée Constituante, il siégea à l'extrême gauche, mais s'y trouva dépaysé et démissionna. Après le 2 décembre, il ne reparut plus dans la chaire de Notre-Dame et se voua, faute de mieux, à la direction du collège de Sorrèze. Il fut reçu à l'Académie et mourut en 1860.

C'est une des figures les plus originales du XIXe siècle. Grand orateur, d'une éloquence chaude et colorée, il a développé constamment cette thèse que l'Église, sans renoncer à ses dogmes, devait suivre la marche de la société et ne pas s'inféoder aux vieux partis politiques. S'il a plu aux gens du monde et aux femmes, il a eu contre lui nombre de fermes esprits qui lui reprochaient de ne pas faire assez de part à la science ; il a eu surtout la grande majorité de l'Église qui le considérait comme un novateur inconsidéré, presque comme un perturbateur. Quelque jugement qu'on porte sur ses idées, il faut lui reconnaître le mérite de leur avoir donné une forme attachante, et d'être toujours resté, à travers les vicissitudes de son existence, un bon Français, passionné pour la gloire de son pays.

POÉSIE ET LITTÉRATURE

Bonaventure Despériers (?-1544).

Bonaventure Despériers est l'un de ces esprits indépendants du XVIe siècle qui, à l'exemple de Rabelais, restèrent neutres entre Rome et Genève et osèrent parler de liberté de pensée et de tolérance en plein déchaînement du fanatisme. Il vécut à la cour de Marguerite de Navarre, et mourut jeune, peut-être de sa propre main.

Ses œuvres ont été réunies en volume après sa mort. Elles comprennent, avec des poésies agréables, quelques écrits en prose et notamment le *Cymbalum Mundi*, recueil de quatre dialogues dans le goût de Lucien. Lucien est un auteur grec, spirituel, plaisant et sceptique qui a écrit des dialogues satyriques sur les sujets les plus variés. Inconnu du moyen âge, il fut remis en lumière à la Renaissance où il fit les délices de tous les gens d'esprit, à commencer par Erasme. Despériers, qui l'admirait fort, essaya de l'imiter dans sa verve et dans ses malices ; il n'y réussit qu'à moitié. Voici la donnée de son premier dialogue. Mercure descend de l'Olympe sur la terre où il doit faire les commissions de Jupiter et notamment donner à relier le Livre des Destinées qu'un long usage a fort endommagé. Avant d'arriver chez le relieur, Mercure s'arrête au cabaret et s'accoste de deux mauvais sujets qui le grisent de vin de Beaune et lui volent son précieux bouquin. Sur ce thème, l'auteur a accumulé assez lourdement plaisanteries et sarcasmes sur la destinée humaine.

Bernard de Lammonoye (1641-1728).

Lammonoye est un aimable écrivain dont la vie se passa à Dijon jusqu'à la soixantième année, car ce fut alors seulement qu'il vint habiter Paris où d'ailleurs il avait de longue date des relations littéraires et mondaines. Plusieurs fois lauréat du prix de poésie, il entra à l'Académie en 1714. Le système de Law le ruina sans lui rien ôter de sa belle humeur. C'était un gourmet d'érudition qui se délectait aux gentillesses des auteurs grecs et des auteurs latins, préférant le joli au beau et le plaisant au grand.

Lucien, l'*Anthologie, Martial* étaient ses préférés. Il les a imités, soit en français soit même dans leur langue, car il a écrit aussi en latin et même en grec.

Les poésies françaises de Lammonoye n'ont pas grande valeur. Elles rappellent, par leur tour prosaïque et leur plate facilité, celles du temps de Louis XIII. On dirait que Boileau n'est pas venu pour lui. Aussi serait-il profondément oublié sans les trois choses suivantes :

1° La *Chanson de La Palisse,* si populaire, et qui est bien son œuvre.

2° Le recueil d'anecdotes sur l'érudit Ménage, publié sous le titre de *Ménagiana,* et qui est un chef-d'œuvre en son genre.

3° Ses Noëls en patois bourguignon sous le nom de *Gui Barôzai.*

Le noël est un chant populaire en forme de dialogue où le récit de la naissance du Christ sert de prétexte à maintes facéties. Chaque province de France a ses noëls : ceux de Bourgogne sont les plus célèbres, grâce à Lammonoye. Il s'avisa un jour que l'on pourrait faire de ce chant dialogué un cadre à de fort jolies choses : traits d'esprit et de sentiment, naïvetés malicieuses, fines et cependant innocentes railleries. Le succès d'une première tentative le mit en goût et il composa tout un recueil de Noëls.

Bien lui en a pris : si l'on parle aujourd'hui de Bernard de Lammonoye, c'est pour l'amour de Gui Barôzai.

Crébillon (1674-1762).

Au XVII[e] siècle, où l'on aimait les comparaisons

tirées de l'antiquité, on disait volontiers que Corneille est notre Eschyle et Racine notre Sophocle. Lorsque Crébillon donna ses premières tragédies, il se trouva des gens pour l'appeler notre Euripide et déclarer que la France n'avait plus rien à envier à la Grèce puisqu'elle avait, elle aussi, ses trois grands tragiques.

Crébillon ne mérite certes pas cet excès d'honneur ; mais s'il n'est pas, tant s'en faut, l'égal d'Euripide, il n'en a pas moins sa place marquée dans l'histoire de notre théâtre.

Il faut, quand on parle de lui, prononcer coûte que coûte le mot de génie, car cet homme singulier dut tout à la nature dont il ne perfectionna jamais les dons par l'étude. Son vrai mérite est d'avoir imaginé, ou mieux, renouvelé un ressort tragique que Racine n'avait jamais employé et que Corneille n'avait fait jouer que dans *Rodogune* ; je veux dire le pathétique du crime. C'est en combinant les actions les plus noires que Crébillon prétend agir sur les spectateurs : son triomphe est de leur donner la chair de poule. Il disait lui-même non sans orgueil : Corneille a pris le ciel ; Racine, la terre ; moi, je me précipite dans les enfers.

Il ne débuta qu'à trente ans. Il eut du succès avec *Idoménée* (1703), *Atrée et Thyeste* (1707), *Electre* (1708), *Rhadamiste et Zénobie* (1711). L'échec de *Xerxès* (1714) et de *Sémiramis* (1717) le découragea un peu. Il attendit jusqu'en 1726 pour donner *Pyrrhus* qui n'eut pas une meilleure fortune. Il prit alors le parti du silence. Pauvre, solitaire depuis son veuvage, taciturne et sans doute misanthrope, il vivait dans son grenier entouré d'animaux auxquels il donnait la pâtée, et

passait son temps à fumer en composant de tête d'interminables romans qu'il ne prit jamais la peine d'écrire. Il fut élu en 1731 à l'Académie, mais ne se remit pas pour cela à la tragédie. Ce ne fut qu'après vingt-deux ans d'absence qu'il reparut au théâtre, avec *Catilina* (1748), sur les encouragements ou, pour mieux dire, sur l'ordre de Mme de Pompadour. A défaut d'un meilleur instrument, la dame se servit de lui pour faire échec à Voltaire dont elle avait entrepris, sur je ne sais quel mécontentement futile, de ruiner la réputation, comme si cela eût dépendu d'elle. Elle fit l'impossible pour remettre Crébillon en lumière et en vogue. Elle lui obtint une pension du roi, fit jouer ses tragédies en grande pompe à la Cour, les joua elle-même sur son théâtre, fit imprimer luxueusement ses œuvres à l'Imprimerie Royale, et lui procura ainsi les plus vives satisfactions d'amour-propre. Le public ne se prêta pas à cette tactique, sauf au début où il applaudit *Catilina*, malgré sa faiblesse notoire. Mais quand le vieux poète s'avisa de récidiver avec le *Triumvirat*, les spectateurs bâillèrent ou sifflèrent. Mme de Pompadour pensa bientôt à autre chose, et son favori d'occasion retomba dans l'oubli, ne gardant de son court triomphe que les éloges intéressés du gazetier Fréron et l'admiration de son propre fils.

De nos jours on lui sait quelque gré d'avoir voulu mettre du nouveau dans la tragédie, mais on ne le lit plus. De tout son théâtre, il n'y a guère qu'*Electre* et surtout *Rhadamiste* qui méritent un souvenir. Ses expositions sont d'ordinaire obscures et remplies de faits invraisemblables : il abuse du déguisement qui est plutôt un procédé de comédie. Quant à son style,

c'est celui d'un barbare. Même dans les endroits où l'inspiration se soutient le mieux, il n'y a pas dix vers de suite sans quelque incorrection, quelque métaphore incohérente, quelque accès de galimatias. C'est en vain qu'on voudrait être surtout sensible à ses qualités; il n'y a pas moyen, quoiqu'on en ait, de le considérer comme un grand poète et l'on se résigne à le plaindre d'avoir si mal employé des dons naturels qui étaient grands.

Piron (1689-1773).

Piron était le fils d'un apothicaire de Dijon, renommé dans toute la province pour son esprit et dont les Noëls firent un temps concurrence à ceux de Lamonnoye. Le fils fut digne du père et dès l'enfance se montra intarissable de traits et de saillies. Après avoir égayé les Dijonnais de ses épigrammes contre les gens de Beaune, il vint chercher fortune à Paris, et s'y fit la réputation de l'homme le plus spontanément spirituel de son temps; on n'ose dire le plus spirituel, car il faut tenir compte des droits de Voltaire à ce titre. Il faisait la joie du café de la *Régence* et des soupers du *Caveau* par les mots qu'il « éternuait ». Il a su d'ailleurs donner à ces mots une forme heureuse et il occupe une place d'honneur dans ce genre de l'épigramme, où se sont distingués tour à tour le naïf Marot, le tendre et mordant Racine, le fielleux J. B. Rousseau, l'acariâtre Lebrun, et où il a surtout mis, lui Piron, la gaieté.

Ses épigrammes font le meilleur de sa réputation avec sa *Métromanie*, l'une des bonnes comédies du XVIIIe siècle, et qui a quelque chose de la verve aisée et riante de Regnard.

Il s'est exercé dans la tragédie, non sans quelque succès; mais ni son *Cortez* ni son *Vasa* ne sont lus aujourd'hui.

Il s'est formé autour de Piron une légende analogue



à celle qui s'est formée autour de Rabelais. On lui a prêté les aventures les plus scabreuses et les mots les plus grossiers. On a fait de lui une espèce de Bobêche ou de Paillasse. Il vaut mieux que cela; car il est la personnification de ce qu'il y a de verve naturelle et de pétillement de joie dans l'esprit bourguignon.

Cazotte (1720-1792).

Cazotte, natif de Dijon, résida longtemps aux Antilles en qualité de commissaire de la marine. Après avoir fourni une honorable carrière adminis-

trative, il vécut à Paris dans la meilleure société où on le goûtait fort comme homme et comme écrivain. Il a improvisé, d'une plume infatigable, des romans et des poèmes qu'on ne lit plus. Mais son nom n'est pas tombé dans l'oubli, grâce au petit écrit de Laharpe intitulé : « la Prophétie de Cazotte » et surtout grâce au dévouement de sa fille. Royaliste ardent, Cazotte fut emprisonné après le 10 août 1792, et il allait être massacré avec ses compagnons de captivité de l'Abbaye, quand sa fille se jeta entre lui et les meurtriers qui, touchés d'un tel courage, l'épargnèrent et même lui rendirent la liberté. Il n'en jouit pas longtemps : arrêté une seconde fois, il fut condamné par le Tribunal révolutionnaire et mourut fermement.

Nisard (1806-1888).

Désiré Nisard, né à Châtillon, entra simultanément dans l'enseignement et dans le journalisme et s'y fit une place importante. Rédacteur aux *Débats*, professeur au Collège de France, directeur de l'Ecole Normale supérieure, membre de l'Académie française, il s'est placé au premier rang des critiques par son *Histoire de la littérature française*. On a reproché à cet ouvrage d'être systématique et de sacrifier au XVIIe siècle les autres périodes de notre développement littéraire. Ce n'en est pas moins une œuvre considérable, et peut-être la meilleure de toutes celles qui ont été composées jusqu'ici sur le même sujet.

ÉRUDITION

On appelle érudits de savants hommes dont les

recherches patientes ont pour but de nous faire mieux connaître les monuments, soit littéraires, soit historiques, de l'antiquité et du moyen âge.

Saumaise (1588-1658).

L'érudition appliquée à la littérature est née en Italie à la Renaissance et a fleuri tour à tour, d'abord dans son pays d'origine et en France, puis en Angleterre et en Hollande, enfin en Allemagne. Parmi les français qui s'y sont le plus distingués, on cite après Scaliger, Henri Estienne et Casaubon, le Bourguignon Saumaise que ses contemporains saluèrent du nom de Grand. Comme il serait trop long d'entrer dans le détail de ses travaux, bornons-nous à rappeler qu'il découvrit dans la bibliothèque de Heidelberg le précieux manuscrit de l'Anthologie de Céphalas, c'est-à-dire du recueil le plus complet de la poésie légère des anciens Grecs. Cette découverte lui vaudra toujours de la part des hellénistes un souvenir reconnaissant.

L'érudition historique date chez nous de la fin du XVI[e] siècle et elle y a pris un développement considérable grâce d'abord aux Bénédictins de Saint-Maur et de Saint-Vannes et ensuite à l'Académie des inscriptions et Belles-Lettres. On trouve parmi les Bénédictins illustres trois Bourguignons de la Côte-d'Or, Dom Martène, Dom Clément, Dom Clémencet. On peut citer à côté d'eux un prêtre séculier, l'abbé Sallier à qui nous devons entre autres travaux la publication des agréables poésies de Charles d'Orléans et surtout deux magistrats qui furent l'honneur du Parlement et de l'Académie de Dijon.

Le parlement de Dijon fut, avec celui de Bordeaux, l'un des plus riches en illustrations. Son

homme le plus célèbre est, sans contredit, le président Jeannin, que nous passons sous silence parce qu'il n'est pas né dans la Côte-d'Or. Nous le retrouverons en Saône-et-Loire. Restent les présidents BOUHIER et de BROSSES qui, l'un à la fin du XVII[e] siècle, l'autre à la fin du XVIII[e], furent à la tête de cette grande compagnie judiciaire et y brillèrent, non seulement par leurs qualités professionnelles, mais par l'étendue de leurs connaissances et par leurs lumières. Ils prirent l'un et l'autre une part active aux travaux de l'Académie de Dijon.

On se moque volontiers des Académies de province et on répète souvent à leur endroit ce que Voltaire disait de celle de Soissons qui se qualifiait de fille de l'Académie française. « C'est une honnête fille, et qui n'a jamais fait parler d'elle. » On peut être honnête et faire parler de soi : l'Académie de Dijon en est la preuve. C'est elle qui, par ses sujets de concours, a enflammé l'imagination et l'éloquence de Jean-Jacques Rousseau et révélé ce grand écrivain à lui-même et à la France. En posant ces deux questions : 1° « Si les arts et les sciences ont plus servi que nui au bonheur et à la vertu des hommes ; » 2° « Quelle est l'origine de l'inégalité parmi les hommes », elle donna à Rousseau le moyen de se faire connaître et commença cette gloire à laquelle devaient bientôt mettre le sceau l'*Emile*, la *Nouvelle Héloïse*, le *Contrat social*, en attendant les *Confessions*. N'eût-elle rendu que ce service au pays, l'Académie de Dijon aurait des titres sérieux à sa reconnaissance ; mais elle a eu par surcroît des membres estimables ou même illustres et elle a provoqué des travaux considérables.

Bouhier (1673-1746).

Le président Bouhier membre de l'Académie française en 1727 et l'un des fondateurs de l'Académie de Dijon en 1740, a mérité de d'Alembert ce bel éloge : « Jurisprudence, philologie, critique, langues savantes et étrangères, histoire ancienne et moderne, histoire littéraire, traductions, éloquence et poésie, il remua tout, il embrassa tout; il fit ses preuves dans tous les genres et, dans la plupart, il fit des œuvres distinguées et dignes de sa haute situation. »

Ajoutons qu'il savait encourager et aider les littérateurs. Crébillon et Piron trouvèrent en lui un protecteur efficace.

De Brosses (1709-1777).

Le président de Brosses n'est pas moins estimable comme magistrat et comme écrivain, et il serait entré lui aussi à l'Académie française, où son ami Buffon soutenait sa candidature, s'il n'avait eu le malheur de se brouiller avec Voltaire. Hâtons-nous de dire que les torts n'étaient pas de son côté. Voltaire fut d'autant plus intraitable qu'il n'avait pas raison et il prit un malin et vicieux plaisir à faire échouer le président, malgré la bonté de ses titres.

De Brosses a composé un Mémoire sur le culte des Fétiches, une Histoire de la navigation aux Terres Australes, un Essai sur la formation des langues, une Histoire du VIIe siècle de la République Romaine. Ce dernier travail est une tentative de reconstitution d'un ouvrage de l'historien latin Salluste dont il ne nous reste que de courts fragments.

De Brosses avait, en 1739, visité l'Italie. Il a écrit, sous forme de lettres pleines d'esprit et de gaieté, une relation de son voyage qui est encore agréable à lire.

IV. — SAVANTS

Nous aurions pu mettre Buffon parmi les littérateurs, entre lesquels il brille au premier rang. Mais s'il est un grand écrivain, il n'est pas un moins grand savant, quoi qu'on ait pu dire, et c'est en quelque sorte pour protester contre des appréciations trop sévères que nous l'avons mis à cette place.

L'histoire des savants bourguignons se rattache intimement à celle des deux grands établissements qui ont tant fait depuis un siècle et demi pour les progrès de la science : je veux dire le *Muséum*, d'abord connu sous le nom de Jardin du roi et qui est comme le centre de toutes les recherches relatives à la connaissance de la nature ; puis l'*École Polytechnique* dont le nom seul parle assez haut. Ces deux établissements ont été, sinon fondés, au moins organisés ou réformés par des Bourguignons. Le Jardin du roi, longtemps administré par Buffon, devint à la Révolution le Muséum et sous ce nouveau nom prospéra magnifiquement, grâce à Daubenton. L'Ecole Polytechnique fut l'œuvre, non de Fourcroy seul, comme on l'a dit, mais aussi et surtout de Monge, puissamment aidé par Carnot, Prieur de la Côte-d'Or et Guyton de Morveau, tous Bourguignons.

Buffon (1707-1788).

Né à Montbard, Buffon appartenait à une famille de robe : son père était conseiller au parlement de Bourgogne. Sa mère, femme très distinguée, veilla sur son enfance avec un soin particulier et lui transmit les meilleures qualités de son esprit.



Nature forte et bien équilibrée, Buffon mit de bonne heure son amour-propre, sinon à tout savoir, du moins à tout comprendre. Il consentait à avoir des égaux, mais pas de supérieurs, dans le domaine de l'intelligence. Avec ces dispositions on conçoit qu'il ait fait d'excellentes études. Au sortir du collège, il mena la vie d'un fils de famille ; mais l'amour du plaisir ne l'empêcha jamais

de faire leur part aux choses de l'esprit. Il voyagea non seulement pour son amusement, mais pour son instruction. En compagnie d'un jeune Anglais, lord Kingston, il visita l'Angleterre, au moment où Voltaire quittait cette terre de liberté et vers le même temps où Montesquieu venait y admirer le fonctionnement et étudier les règles du gouvernement représentatif. Il fit ensuite le voyage classique d'Italie, plus attentif aux phénomènes de la nature qu'aux divertissements mondains et même aux merveilles de l'art. La science était dès lors l'objet de ses préférences; mais il s'y livrait encore en amateur qui veut avoir des clartés de tout, il ne s'était pas spécialisé. On le voit, dès sa rentrée en France, s'occuper des objets les plus variés. Mathématicien, il traduit le *Traité des fluxions* de Newton. Physicien et naturaliste, il renouvelle l'expérience des *miroirs ardents* d'Archimède et met en français la *Statique des végétaux* de Hales. Il fut admis à l'Académie des sciences, non sans quelque soupçon de faveur, dès 1733. Il dut ce titre d'académicien moins à ses travaux qu'à sa position sociale et à la déférence qu'il témoignait aux savants de profession. Il ne tarda pas d'ailleurs à s'en rendre absolument digne.

Un événement heureux l'engagea, vers la trentième année, dans la voie où il trouverait la gloire. Le Jardin du roi était alors dirigé par Dufay, ancien officier versé dans les sciences, et qui, se sentant près de mourir, voulut avoir pour successeur un homme capable de continuer les améliorations et les réformes qu'il avait lui-même commencées. Il jeta les yeux sur Buffon, le fit agréer des ministres et du roi et lui céda la place en 1739. A peine installé dans

ses fonctions, Buffon forma la résolution d'étudier exclusivement la nature pour en être l'historien.

Dès lors son temps fut ainsi partagé : les deux tiers de l'année, il les passait dans sa terre de Montbard, occupé à étudier, à méditer, à écrire ; il donnait l'autre tiers à l'administration du Jardin et à ses relations mondaines de Paris et de Versailles. Pour ses séjours en Bourgogne, il avait adopté une règle de conduite qu'il suivait avec une exactitude mathématique. Il se levait de très bonne heure et son domestique Joseph avait ordre de l'importuner de ses instances jusqu'à ce qu'il eût quitté son lit. Il s'habillait aussitôt et de manière à n'avoir besoin de rien modifier ou ajouter à sa toilette de tout le reste du jour. C'est ce a qui donné lieu à cette fable ridicule « qu'il se mettait en jabot et en manchettes, exprès pour écrire, et par respect pour les belles choses qui allaient naître sous sa plume. » En réalité, jabot et manchettes faisaient partie de sa tenue ordinaire et, pour ne pas perdre de temps, il les prenait dès le matin.

Puis il se mettait au travail dans son cabinet de la tour de Montbard, orné du seul portrait de Newton, et il poursuivait son œuvre sans interruption aucune. Une santé excellente, un grand empire sur lui-même et sur ses passions lui permirent de fournir une carrière de quarante ans et plus. Ses travaux de naturaliste commencent en 1739 et se poursuivent jusqu'après 1780. Bien lui prit, à lui et à la science, d'avoir « dans le corps d'un athlète l'âme d'un sage. »

Il mit dix ans à préparer les trois premiers volumes de son Histoire qui parurent en 1749. Dès lors la publication se poursuivit à intervalles assez rapprochés. 15 volumes parus de 1749 à 1767 com-

prennent la théorie de la terre, l'histoire de l'homme et des quadrupèdes vivipares; 9 volumes (1770-1783) sont consacrés à l'histoire des oiseaux; 5 volumes (1783-1788) traitent des minéraux.

Il faut ajouter à ces 29 volumes les 7 volumes de suppléments, dans l'un desquels se trouvent *les Epoques de la nature*, son chef-d'œuvre.

Ce monument colossal excita l'admiration de la plupart des contemporains. Quelques critiques isolées restèrent sans écho. D'Alembert, qu'on regrette de trouver si injuste, eut beau appeler Buffon le grand phrasier, le roi des phrasiers; Voltaire eut beau dire en parlant de l'Histoire Naturelle : « pas si naturelle que cela; » la Faculté de théologie eut beau censurer quelques assertions comme sentant l'hérésie, rien ne prévalut contre l'enthousiasme du public ni contre l'inaltérable sérénité de Buffon. Ce dernier trait est à noter et à imiter. Buffon avait assez de confiance en lui-même et en la force de son esprit pour ne pas s'inquiéter, sinon des critiques, au moins des détracteurs. Il s'efforçait de faire de son mieux; après quoi il laissait dire, bien différent en cela de ses trois illustres contemporains, Voltaire, Jean-Jacques et Montesquieu, que la critique désolait ou exaspérait.

La même assurance, faite non d'orgueil, mais de dignité, il la portait dans le monde : il avait l'air d'un maréchal de France. Il ne se mettait pas d'ailleurs en frais d'esprit ou de beau langage; il parlait simplement, sans apprêt, et, au dire de certains, avec quelque vulgarité. On cite à ce propos son aventure avec Mlle de Lespinasse. Cette personne de sensibilité et d'esprit avait un vif désir de connaître le grand naturaliste : elle s'attendait à trouver dans sa conversa-

tion la noblesse, l'harmonie, la grandeur qui règnent dans ses écrits. Un jour, elle le rencontre dans un salon, se fait présenter à lui, lui prodigue compliments et éloges, exaltant surtout les qualités de son style où la noblesse et l'élévation ne sont jamais obtenues aux dépens de la clarté. A ce mot de clarté, Buffon interrompit la dame par cette affirmation : « Ah ! quand il s'agit de clarifier son style, c'est une autre paire de manches. » Mlle de Lespinasse en resta suffoquée et, pendant toute la soirée, on l'entendit murmurer : « clarifier son style ! une autre paire de manches ! » Il faut avouer que l'expression aurait pu être moins triviale ; mais Buffon se disait apparemment qu'après une journée passée au travail, si l'on va dans le monde, c'est pour y trouver une distraction et un délassement, et il y parlait avec bonhomie et laisser-aller, sans s'inquiéter de l'effet produit.

Il mourut en 1788, chargé d'ans et de gloire. On lui avait élevé de son vivant une statue avec cette inscription :

« La majesté de la nature n'est pas supérieure à son génie. »

Il ne faut pas mesurer Buffon à la même aune que les autres naturalistes. Sans mépriser, quoi qu'on en ait dit, l'infini détail où ils se complaisent, il ne voulut jamais s'astreindre à cette méthode rigoureuse qui observe, expérimente, distingue, compare et classe ; son esprit était fait pour envisager les choses de haut et les embrasser dans leur ensemble. Il n'en compte pas moins dans la science. On peut s'en rapporter sur ce point à Cuvier, le plus grand nom après lui de l'histoire naturelle et, à certains égards, son contradicteur. Après lui avoir reproché, mais sans

trop de rigueur, le dédain des classifications, des nomenclatures, des formules, Cuvier ajoute :

« En compensation, il a donné par ses hypothèses mêmes une immense impulsion à la géologie ; il a le premier fait sentir généralement que l'état actuel du globe est le résultat d'une succession de changements, dont il est possible de saisir les traces; il a ainsi rendu tous les observateurs attentifs aux phénomènes d'où l'on peut remonter à ces changements.

« Par ses propres observations il a aussi fait faire des progrès à la science de l'homme et des animaux. On peut même le considérer comme l'auteur fondamental pour ce qui est de l'homme et des quadrupèdes. Ses idées relatives à l'influence qu'exercent la délicatesse et le degré de développement de chaque organe sur la nature des diverses espèces, sont des idées de génie qui doivent faire la base de toute histoire naturelle philosophique et qui ont rendu tant de services à l'art des méthodes qu'elles doivent faire pardonner à cet auteur le mal qu'il a dit de cet art. Les idées de Buffon sur la dégénération des animaux et sur les limites que les climats, les montagnes et les mers assignent à chaque espèce peuvent encore être considérées comme de véritables découvertes que chaque jour confirme et qui ont donné aux recherches des voyageurs une base fixe dont elles manquaient absolument. Enfin Buffon a rendu à son pays le service le plus grand peut-être qu'il pût lui rendre, celui d'avoir popularisé la science par ses écrits.

« Quelques erreurs ne doivent pas nous empêcher de lui payer un juste tribut d'admiration, de respect et surtout de reconnaissance, car les hommes lui devront longtemps soit les doux plaisirs que procurent

à une âme jeune les premiers regards jetés sur la nature, soit les consolations qu'éprouve une âme fatiguée des orages de la vie, en reposant sa vue sur l'immensité des êtres paisiblement soumis à des lois éternelles et nécessaires. »

Il n'y a rien à ajouter à cet éloge du savant. Il ne nous reste qu'à faire celui de l'écrivain. — Buffon entra à l'Académie française en 1753. Son élection était la récompense du succès littéraire autant que scientifique des trois premiers volumes de son Histoire naturelle. Il prononça, le jour de sa réception, un discours sur l'art d'écrire qui est resté célèbre et qui est encore étudié dans les classes, c'est le *Discours sur le Style*. On peut ne pas approuver toutes les idées que l'auteur y exprime, mais on est forcé de reconnaître qu'il avait longtemps réfléchi aux conditions de cet art d'écrire qu'il pratiquait si bien, et que c'est en connaissance de cause qu'il est devenu un grand écrivain.

Si, en sa qualité de Bourguignon et de compatriote de Bossuet, il a naturellement le goût de la grande éloquence et des phrases déroulées avec une harmonieuse ampleur, il ne tombe du moins jamais dans l'emphase, et se tient dans les limites permises de la noblesse et de la magnificence. Il n'est d'ailleurs pas monotone, car il sait varier le ton avec les sujets, et comme il n'interrompt jamais la suite et l'enchaînement du discours, il est toujours d'une clarté parfaite. Il excelle à peindre la nature sous tous les points de vue qui peuvent rasséréner et agrandir l'âme, en montrant la supériorité de l'homme sur les autres êtres; mais, bien différent en cela de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre, il ne consent

pas à attendrir sa matière et il n'introduit pas la sensibilité dans des sujets où d'autres la font régner sans partage.

Savant et écrivain de tout premier ordre, Buffon est un des meilleurs exemples de cet accord qui doit régner entre les lettres et les sciences. Un préjugé assez répandu et d'ailleurs injustifié veut que les savants ne puissent être des écrivains. Le nom de Buffon, joint à celui de Pascal, suffit à démentir cette erreur contre laquelle protestent aussi les noms doublement illustres de Fontenelle, de Mairan, de d'Alembert, de Bailly, de Condorcet, de Cuvier, d'Arago, de Flourens, de Claude Bernard, tous savants et écrivains.

Pour mener à bien son grand ouvrage, Buffon eut de tout temps des collaborateurs qui l'aidaient soit à préparer, soit à retoucher les diverses parties de son histoire. Ces auxiliaires n'ont pas tous laissé un nom considérable dans la science : ainsi, *l'abbé Bexon* et *Gueneau de Montbéliard* sont considérés moins comme des savants que comme des secrétaires propres à écrire sous la dictée du maître. Par contre, Daubenton est un homme illustre et qui a plus donné à Buffon qu'il n'a reçu de lui.

Daubenton (1716-1799).

Daubenton exerçait la médecine à Montbard, sa patrie, quand Buffon le fit venir à Paris vers 1742 pour l'associer à ses travaux avec le titre de garde et démonstrateur du cabinet d'histoire naturelle. Chargé de tous les détails anatomiques relatifs aux animaux dont Buffon décrivait la forme extérieure, les instincts et les mœurs, il s'acquitta de

ce soin avec tant d'habileté et de conscience que l'on cherche en vain une erreur dans le recueil innombrable des faits dont il a enrichi la science.

Les descriptions de Daubenton paraissaient à la suite de celles de Buffon et en formaient, comme l'a justement dit Cuvier, le complément essentiel et indispensable. Les premiers lecteurs n'en jugèrent pas ainsi. Autant ils admiraient ce qui venait de Buffon, autant ils dédaignaient ce qu'ils appelaient d'un air de dégoût « la tripaille » de Daubenton. Ils demandèrent une édition de l'Histoire Naturelle où le texte de Buffon serait allégé de cette suite encombrante. Buffon eut la faiblesse d'y consentir. Daubenton, malgré sa modestie, fut blessé du procédé et renonça à être le collaborateur de son compatriote.

Il continua cependant à résider au Jardin des Plantes, dont il enrichit les collections pendant cinquante ans. Il fut en même temps professeur d'anatomie au Collège de France et professeur d'économie rurale à Alfort.

On peut rappeler, à propos de ce dernier détail, que Daubenton fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus, la fin du siècle dernier, à faire de l'agriculture une science, en substituant des procédés raisonnés aux pratiques de la routine. Il rendit un grand service à nos cultivateurs et à nos industriels en acclimatant chez nous les moutons mérinos ; il écrivit une *Instruction* pour les bergers chargés de conduire ces animaux.

A la Révolution, Daubenton, favorable aux idées nouvelles, fut, malgré son grand âge, associé à tout ce que le gouvernement fit pour la science. Lorsque le Jardin du roi devint le Muséum, il y resta en qualité

de professeur de minéralogie ; il fut chargé d'enseigner l'histoire naturelle à l'Ecole Normale et prononça, dans sa première leçon, cette phrase célèbre : « On appelle le lion le roi des animaux ; il n'y a pas de roi dans la nature. »

Sous le Consulat, il fut nommé membre du Sénat, et mourut presque aussitôt après dans la nuit du 31 décembre 1799 au 1er janvier 1800. Il avait quatre-vingt-quatre ans. — Sa femme, qui était elle-même un agréable écrivain, lui survécut jusqu'en 1818 et entretint avec un soin pieux la tombe qu'elle lui avait élevée au Jardin des Plantes même, au sommet du Labyrinthe.

Daubenton a été l'un des plus utiles artisans de la science anatomique. Pour compter au premier rang des savants, il ne lui a peut-être manqué qu'un peu de cette audace à généraliser dont Buffon était si bien pourvu. Sa timidité à cet égard a été extrême et a fait dire à l'un de ses émules « qu'il ne savait pas lui-même de combien de découvertes il était l'auteur. »

Guyton de Morveau (1737-1816).

Guyton de Morveau commença par être avocat-général au Parlement de Dijon. Il employa ses loisirs à cultiver les sciences et surtout la chimie dont il donna un cours public et gratuit à l'usage des Dijonnais. L'orgueil de ses confrères en fut scandalisé : il les laissa dire et continua ses leçons ; puis trouvant lui-même que le temps qu'il donnait à sa charge était du temps perdu, il démissionna et se consacra tout entier à ses recherches scientifiques. Il vulgarisa en France, par des traductions

auxquelles collabora sa femme, les travaux des Anglais et des Allemands ; il prit une part active à la constitution de la nomenclature chimique qui n'est pas moins son œuvre que celle de Lavoisier et de Berthollet. Il a enfin attaché son nom à la découverte des propriétés désinfectantes du chlore.

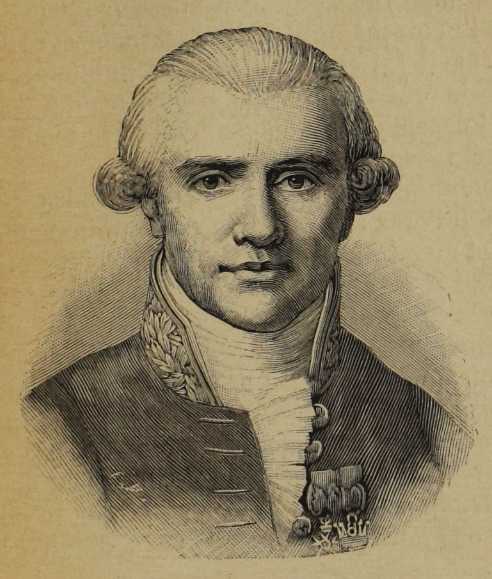
Guyton de Morveau avait l'esprit trop éclairé pour n'être pas un partisan convaincu de la Révolution. Il l'accepta avec toutes ses conséquences et ne recula devant aucun des actes que le salut de la patrie lui fit juger nécessaires.

Gaspard Monge (1746-1818).

Gaspard Monge était le fils d'un marchand ambulant de Beaune. Ses aptitudes scientifiques se révélèrent dès l'enfance et lui valurent d'être admis gratuitement au collège de sa ville natale tenu par les Oratoriens. Ceux-ci le gardèrent trois ou quatre ans comme élève, puis l'envoyèrent professer la physique et la chimie à leur collège de Lyon. Il y réussit à merveille, mais comme, pour continuer ce professorat il aurait fallu prendre les ordres, il accepta la proposition qu'on lui fit d'entrer à l'Ecole de Mézières où se recrutaient les officiers du génie et leurs auxiliaires.

Le corps du génie était bizarrement organisé. Pour y être admis comme officier, il fallait appartenir à une famille noble ou vivant noblement, c'est-à-dire, sans exercer ni métier ni industrie : faute de quoi, l'on ne pouvait servir que dans les rangs inférieurs, eût-on tous les talents du monde. Par exemple, Carnot, qui n'avait d'autre noblesse que celle du cœur, mais dont le père était avocat, put devenir

officier ; quant à Monge, fils d'un colporteur, cet avenir lui était interdit. Il entra donc dans la seconde section de l'Ecole de Mézières, celle où l'on formait des piqueurs, contremaîtres, surveillants de travaux et qu'on appelait dédaigneusement



l'Ecole de la Gâche parce que les élèves y exécutaient en plâtre gâché le modèle des ouvrages de fortifications. Infiniment supérieur à ses camarades et à ses maîtres, il resta quelque temps dans cet état inférieur et, tout en gâchant son plâtre et en exécutant ses épures, conçut l'idée de la géométrie descriptive, qui substituait aux pratiques routinières en usage des procédés d'une rigueur absolue pour la représentation sur des surfaces planes de tous les

corps à trois dimensions. Cette science nouvelle fut fondée et constituée en quelques mois. Messieurs les officiers du génie la traitèrent d'abord d'aussi haut qu'ils avaient l'habitude de traiter son inventeur ; mais ils eurent enfin le bon sens de se rendre à l'évidence. Monge fut nommé professeur de mathématiques à l'Ecole même et traité désormais avec égards : seulement il fut entendu qu'il ne publierait pas sa découverte qui resterait la propriété du corps du génie. Il accepta cette clause bien dure cependant et la respecta jusque après la Révolution.

Sa renommée ne tarda pas à s'étendre grâce à d'autres travaux : il fut nommé examinateur de la marine et membre de l'Académie des sciences.

En 1789 il embrassa avec enthousiasme les principes de la Révolution à laquelle il devait rendre les plus éminents services. Lorsque l'émigration eut désorganisé notre flotte, il accepta provisoirement le portefeuille de la marine et fit de son mieux pour rétablir nos forces navales. Il n'y réussit pas autant qu'il l'aurait voulu et fut heureux, au bout de quelques mois, de remettre des fonctions qui le détournaient sans grand profit pour le pays d'œuvres plus efficaces.

Le moment arrivait où les savants français allaient être mis en réquisition pour la défense du sol natal, envahi de toutes parts et dévasté par la guerre civile. On avait des hommes, mais sans armes, ni munitions : la science fournit ce qui manquait.

Les cloches des églises furent fondues et donnèrent le bronze nécessaire aux canons. Des procédés ingénieux furent inventés pour la fonte et le forage des bouches à feu. Les cuirs furent tannés par des

méthodes rapides. On inventa une fabrication presque instantanée de la poudre, de manière à vérifier cette parole hardie : « On montrera la terre salpêtrée et, huit jours après, on en chargera les canons. » Cette dernière tâche fut principalement celle de Monge. Tous les matins, pendant un mois, il partit de chez lui avec un pain qui faisait sa seule nourriture de la journée, et, jusqu'à la nuit tombée, il enseigna aux salpêtriers improvisés l'art de fabriquer la poudre. Il en forma huit cents en trente jours. Il s'occupa aussi de la transformation du fer en acier fondu et surveilla utilement les six fonderies et les cent quatre-vingt-quatre forges que l'on avait établies au Luxembourg et aux Invalides.

Il fit mieux encore ; il eut, avec quelques amis, tels que Fourcroy, Carnot, Prieur-Duvernois, Berthollet, l'idée d'un grand établissement qui réunirait en un seul groupe toutes les écoles spéciales, artillerie, génie, hydrographie, ponts et chaussées, et deviendrait un vaste centre de culture scientifique. La Convention installa cette belle institution dans les bâtiments du Palais-Bourbon, et Monge en devint la cheville ouvrière. Ouverte le 10 décembre 1794, l'Ecole Polytechnique fut définitivement organisée dès le 1er septembre 1795 et poursuivit dès lors sa glorieuse destinée.

Entre temps, Monge avait pu enfin professer à l'Ecole Normale sa géométrie descriptive, et recueillir l'approbation d'hommes tels que Lagrange et Laplace. Il était naturellement l'un des membres les plus actifs du nouvel Institut où il ne contribua pas peu à l'élection de Bonaparte, lorsqu'une loi inflexible en eut éliminé pour quelque temps Carnot.

Il menait de front les travaux du savant et les devoirs du citoyen. C'est ainsi qu'il fut chargé avec l'érudit Daunou d'organiser la République Romaine, lorsque, sous le Directoire, le pape eut été dépossédé de ses Etats. Il ne négligea rien pour communiquer aux Romains un peu de sa foi en la liberté et pour les initier aux bienfaits de la Révolution. Il se heurta contre leur apathie et se vit sans peine déchargé de cette ingrate mission.

C'est alors qu'il connut Bonaparte et devint son intime ami. Il fut des premiers à recevoir la confidence de l'expédition d'Egypte. Il accepta d'en faire partie et de recruter, de concert avec son inséparable Berthollet, les savants qui formeraient l'Institut d'Egypte, c'est-à-dire qui seraient chargés d'étudier, au profit de la science, de l'art et de l'histoire, les mystères et les phénomènes de la terre des Pharaons. Courageux sur le champ de bataille, plein de sang-froid dans les insurrections, il imprima la direction la plus utile aux travaux de l'Institut qu'il présidait et auquel il donna la primeur de son ingénieuse explication *du mirage*.

Ramené en France par Bonaparte, et nommé sénateur, comte de Péluse, il reprit son cours à l'Ecole Polytechnique où il forma de nombreux élèves qu'il tutoyait tous et qui l'aimaient comme un père.

Il ne put supporter les malheurs de la patrie. Frappé d'une première apoplexie à l'annonce du désastre de Russie, il retrouva un peu de son ancienne énergie pour lutter contre l'invasion. La première Restauration le désola, la deuxième le désespéra. Éliminé de l'Institut, placé sous la surveillance de la police, il se dégoûta de la vie et tomba dans un état de marasme

dont rien ne put le tirer. Il mourut en 1819. Ses anciens élèves lui élevèrent, malgré les menaces du pouvoir, un monument au Père-Lachaise.

V. — ARTISTES

La Bourgogne n'a pas été moins féconde pour l'art que pour la littérature ou la science. Il est toutefois à noter que la partie de la province qui a formé la Côte-d'Or n'a vu naître aucun peintre célèbre. Mais à défaut d'un Jean Cousin, d'un Greuze ou d'un Prud'hon, elle s'enorgueillit justement d'avoir donné François Rude à la sculpture et à la musique Jean-Philippe Rameau.

Rude (1784-1855).

Rude était le fils d'un brave chaudronnier de Dijon, vaillant travailleur et bon patriote, à l'école de qui il apprit dès l'enfance les vertus de l'homme et du citoyen. Après un court passage à l'école primaire, il entra en apprentissage et travailla dans l'atelier paternel. Ce fut vers 16 ans qu'il eut conscience de sa vocation. Il avait d'instinct l'amour du beau; son âme, naturellement ouverte à toutes les généreuses émotions s'éleva et se dilata à la vue des grands événements de la Révolution et de l'Empire. Le besoin lui vint d'exprimer au moyen de l'art les fortes pensées qui hantaient son cerveau et les nobles sentiments dont débordait son cœur. Il demanda à suivre les cours de l'Ecole dijonnaise des beaux-arts et à échanger le marteau du forgeron

contre le ciseau du statuaire. Son père résista d'abord et ne céda que sur les instances du directeur de l'Ecole, le peintre Devosge, et d'un amateur éclairé, M. Frémiet. Grâce aux leçons et aux conseils de ses deux protecteurs, Rude fit de rapides progrès techniques et se donna à lui-même cette instruction générale sans laquelle, en dépit des dons naturels et de l'habileté professionnelle, il n'y a pas d'artiste complet. Il continuait d'ailleurs à aider son père une partie de la journée : sa force d'esprit et de corps lui permettait de suffire à tout.

Il se trouva bientôt assez avancé pour entrer à l'école des Beaux-Arts de Paris. L'enseignement qu'on y donnait ne lui plut guère et, dans la suite, il s'efforça d'oublier tout ce qu'il y avait appris. Il obtint successivement le second et le premier grand prix de Rome, et il allait partir pour l'Italie lorsque les alliés envahirent la France. Il rentra à Dijon pour veiller sur les siens. A la seconde Restauration, il put prouver sa reconnaissance à l'un de ses protecteurs. M. Frémiet dut, à cause de ses opinions libérales. quitter la France et chercher un refuge en Belgique. Rude voulut être de moitié dans cette dure épreuve et l'accompagna sur la terre d'exil. Son séjour aux Pays-Bas ne fut pas perdu : il y obtint des travaux qui le mirent à peu près, lui et sa nouvelle famille, à l'abri de la misère et lui donnèrent, en attendant la gloire, la possession complète des secrets de son art. Ce fut alors qu'il renonça au style académique, dont la banalité et l'affectation étaient devenues insupportables à son génie, et qu'il se fit une manière à lui où l'observation exacte de la nature s'unissait au plus noble idéal. Il devint par

degrés le sculpteur le plus original et le plus puissant d'une époque qui a cependant produit les Pradier et les David d'Angers. Les bas-reliefs qu'il exécuta pour le château de Tervueren et qu'un incendie a en partie détruits appelaient et soutenaient presque la comparaison avec ceux dont Phidias a décoré le Parthénon d'Athènes.

Marié à Mlle Frémiet, il rentra en France en 1827 et eut quelque peine à se rappeler au souvenir du public. Mais Cartelier, dont il avait été l'élève, lui procura des commandes.

Il exposa des œuvres remarquables, et notamment le « Mercure rattachant ses talonnières » ; enfin au Salon de 1833 il conquit tous les suffrages avec son admirable « Napolitain à la tortue ». Quelque temps avant la Révolution de 1830 il avait été chargé de toute la grande sculpture de l'Arc de Triomphe ; mais des intrigues lui enlevèrent la plus considérable partie de la commande. Il ne garda qu'un des trophées, celui que l'on voit à droite en venant des Champs-Elysées ; mais il en fit un pur chef-d'œuvre. Certes le monument serait bien plus beau s'il était tout de la main de Rude ; mais le génie de Rude éclate bien mieux au voisinage des œuvres médiocres qui servent de repoussoir à la sienne. Deux années lui suffirent à achever ce beau groupe du *Départ* ou de la *Marseillaise*. C'est la personnification de la résistance héroïque que la France révolutionnaire opposa aux envahissements de toute l'Europe. Le pays se lève en masse pour repousser l'ennemi. En tête marche le père, conduisant son jeune fils qui, le regard levé sur le visage paternel, y puise la confiance et l'enthousiasme. Après vient l'aïeul :

oublieux de son grand âge, il a pris le casque et le bouclier. Ici un soldat bande l'arc, un autre sonne la charge, un autre fait cabrer son cheval. Tous sont enflammés de l'ardeur guerrière que leur souffle la Patrie, planant au-dessus d'eux d'un vol superbe, et entraînant le groupe entier dans son mouvement farouche. L'un de ses bras montre le ciel ; l'autre, l'épée au poing, signale et menace l'ennemi. Sa bouche ouverte pousse le chant de vengeance et de victoire.

Il serait impossible à l'histoire ou à la poésie de rendre plus au vif la même impression et de faire mieux saisir les sentiments qui animèrent les Français de la Révolution, lorsqu'ils furent menacés dans leur indépendance et dans leur liberté. Quel artiste il a fallu pour produire un tel effet; quel artiste, mais aussi quel cœur d'homme et de patriote !

Patriote, Rude l'était dans toute la force du terme, et il n'a jamais perdu une occasion de donner l'immortalité du marbre ou du bronze à ceux qui ont concouru à faire la patrie libre ou glorieuse. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à se rappeler son maréchal Ney, son Monge, sa Jeanne d'Arc écoutant ses voix, son Napoléon de Fixin, son tombeau de Godefroy Cavaignac.

Son caractère était à la hauteur de son patriotisme. Pur de toute compromission et de toute défaillance, il ne connut d'autres plaisirs, après les joies de l'art, que ceux de la famille et de l'amitié. Il se tint à l'écart des querelles d'école et des entre-mangeries d'artistes ; il ignora les intrigues et les platitudes qui facilitent trop souvent le succès. L'Académie des Beaux-Arts ne l'a pas compté parmi ses membres :

après un premier échec, il prit la résolution de ne plus s'y présenter. La postérité l'a bien vengé de cette injuste exclusion. La salle du Louvre qui renferme les chefs-d'œuvre de la sculpture au XIXe siècle s'appelle aujourd'hui la salle de Rude et cette désignation atteste qu'il est bien reconnu pour le chef et le maître des sculpteurs de notre temps. Il mourut en 1855, presque subitement, en pleine possession de son génie. L'âge avait blanchi sa barbe de fleuve, mais avait respecté sa tête et son bras. Rien n'est plus beau que ses deux dernières œuvres « Hébé jouant avec l'Aigle » et « l'Amour dominateur. »

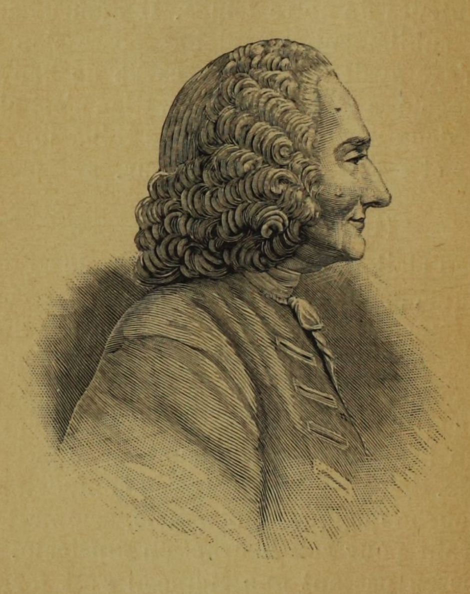
Rameau (1683-1764).

Rameau était le fils d'un organiste de Dijon. Il sut la musique, pour ainsi dire, dès le berceau et ne voulut jamais s'occuper d'autre chose, au grand ennui de son père qui songeait à faire de lui un homme de robe. Pour couper court aux reproches paternels et se livrer en liberté à ses goûts, Rameau quitta un beau jour sa ville natale et se mit à courir le monde. Son premier voyage le conduisit à Milan où il séjourna quelques mois, mais, semble-t-il, sans grand profit pour son instruction musicale.

Notons en passant que Rameau s'est formé tout seul, ou à peu près. Il est ce que l'on appelle aujourd'hui un autodidacte et n'a subi en rien l'influence des compositeurs qui, justement à cette époque, renouvelaient la musique en Italie. Peut-être eût-il mieux valu pour lui et pour nous qu'il en fût autrement et qu'il se mît par exemple à l'école de Durante, où il aurait été le camarade de Pergolèse.

Revenu d'Italie, il entra comme violon dans une

troupe de comédiens ambulants et battit avec eux la province. Las de ce pauvre métier, il vint chercher fortune à Paris. Il concourut pour l'orgue de Saint-Paul, mais le musicien qui présidait le concours le prit en défaveur et l'éconduisit malgré son talent. Il accepta alors, pour vivre, l'orgue de la cathédrale de



Clermont-Ferrand et le tint pendant cinq ans. Ce long séjour en Auvergne fut pour lui une période de travail fécond; il étudia la théorie et la pratique de son art et poussa ses progrès aussi loin que le peut faire un esprit réduit à ses seules ressources, quelque bien doué qu'il soit d'ailleurs. Lorsqu'il se crut en état de monter au rang des maîtres, il voulut revenir à Paris; mais les chanoines de Clermont, à qui il

était lié par un traité, refusèrent de lui rendre sa liberté. Pour les y décider, il fit un beau dimanche à la grand'messe un charivari épouvantable, tirant de son orgue les sons les plus discordants, écorchant les oreilles qu'il avait jusque-là charmées. Il promit en outre que les Clermontois n'auraient de lui désormais, en fait de musique, qu'un vacarme pareil ou encore pire. On le savait entêté et très capable de tenir parole : on le laissa partir.

Il se rendit en hâte à Paris, obtint une place d'organiste qui assurait sa subsistance, et se mit en quête d'un livret d'opéra dont il ferait la musique. Il n'en trouva point de longtemps : ni Lamotte, ni Danchet, les maîtres du genre, ne voulurent entendre parler de lui. Il composa, pour occuper ses loisirs forcés, son *Traité d'harmonie* qui lui valut l'estime des connaisseurs et l'amitié du financier la Popelinière, le Mécène des musiciens. Grâce à la protection de ce fermier général, il eut de Voltaire le livret de *Samson et Dalila;* mais lorsqu'il eut terminé sa partition, la représentation de la pièce fut interdite : la censure ne voulut pas laisser jouer à l'Opéra un sujet pris de la Bible.

Cependant la cinquantaine arrivait, et il était temps de faire ses débuts ou de renoncer au théâtre. Rameau obtint, moyennant finances, un livret de l'abbé Pellegrin, intitulé *Hippolyte et Aricie.* Il se hâta de le mettre en musique et parvint, non sans peine, à le faire représenter. L'accueil du public fut un peu froid pendant les premiers jours : on reprochait au débutant de ne pas ressembler assez à Lulli. Puis on lui rendit justice et, un ou deux mois après la première représentation de son œuvre, Rameau était

considéré comme le premier musicien de France. Il mit à profit cette faveur déclarée de l'opinion : dans les vingt ans qui suivirent, de 1733 à 1754, il ne donna pas moins de vingt-cinq pièces, toutes applaudies.

Il traversa, sans dommage immédiat pour sa réputation, la querelle fameuse de la musique française et de la musique italienne qui partagea Paris en deux camps et qui suscita une foule d'écrits dont le plus célèbre est la *Lettre sur la musique* de Jean-Jacques Rousseau.

Dans cette querelle, la victoire sembla sur le moment rester indécise entre les deux écoles : elle s'est déclarée depuis contre Rameau qui a définitivement perdu son procès.

Ses théories ont été reconnues insuffisantes, même en ce qui concerne la *basse fondamentale*. Ses opéras sont tombés dans l'oubli, sauf *Castor et Pollux*, son chef-d'œuvre. Mais son nom reste illustre dans l'histoire de la musique française où il fait époque.

Avant lui l'Opéra était un spectacle monotone, n'ayant guère d'intéressant que le récitatif. Rameau le réforma et le renouvela, grâce à sa science de l'harmonie, au tour nouveau et à la variété de ses ouvertures, à la perfection de ses airs de ballet. La musique dramatique lui doit de sérieux progrès dont le souvenir a survécu à ses œuvres.

Au physique, Rameau était un long, maigre, osseux personnage, presque aussi sec que Voltaire auquel il ne ressemblait d'ailleurs que par là. Au moral, il ne péchait pas, dit-on, par excès de sensibilité ou d'amabilité. Si l'on croit Diderot : « Il ne pensait qu'à lui : le reste de l'univers lui était comme d'un clou à un soufflet. Sa femme et sa fille n'avaient qu'à mourir

quand elles voudraient. Pourvu que les cloches de la paroisse qui sonneraient pour elles continuassent de résonner la douzième et la dix-septième, tout irait bien.»

Il y a certainement de l'exagération dans ces paroles, qui n'iraient à rien moins qu'à faire de Rameau un monstrueux égoïste : mieux vaut dire que la passion de son art ne lui laissait pas le loisir d'être toujours sociable, En lui l'artiste avait le pas sur l'homme : c'est sans doute une faute, mais combien d'autres, après tout, l'ont commise !

VI. — HOMMES D'ÉTAT

Nous arrivons à un emploi de l'intelligence qui n'est pas, quoi qu'on en puisse dire, le moins utile ni le moins grand, puisqu'il a pour objet l'amélioration des institutions publiques et la bonne organisation de la société. Il n'est que juste d'admirer les vrais savants et les vrais artistes ; mais il ne faudrait pas, comme certains le font, les mettre de parti pris au-dessus des hommes d'État. Souvenons-nous que le génie de Richelieu ne vaut pas moins que celui de Corneille, et qu'aucun écrivain ne mérite d'être estimé en son genre plus que Colbert dans le sien ou que Turgot.

La Côte-d'Or n'a pas produit d'homme d'Etat plus célèbre que Carnot. Nous avons déjà parlé de ce grand homme et nous n'y reviendrons pas. Nous nous bornerons à raconter quelques personnages qui pour être moins grands que l'*Organisateur de la victoire*, n'en méritent pas moins un souvenir.

Aubriot (?-1382).

Au moyen âge, nous trouvons Aubriot qui fut

intendant des finances et prévôt de Paris, sous Charles V, et en cette qualité assainit et fortifia la capitale. Il rendit à la royauté et par conséquent à la France, car à cette époque il n'y avait de salut pour la France que dans une forte centralisation sous le pouvoir royal, il rendit à l'une et à l'autre le service de construire la Bastille, excellent instrument de la centralisation nécessaire. Mais si Aubriot a bien fait de construire la Bastille, il faut se hâter de dire que les patriotes de 1789 ont encore mieux fait de la renverser. Un trait curieux à noter, c'est qu'Aubriot fut un des premiers à faire l'essai de sa prison, et qu'il put, dans une captivité momentanée, en vérifier la solidité. Il méritait mieux que cette dérision du sort, car c'était un bon serviteur du pays.

Philippe Pot (1428-1494).

On peut en dire autant de Philippe Pot qui, après la chute de Charles le Téméraire, se donna à la France et lui resta fidèle. Il doit sa gloire au noble langage qu'il tint aux États généraux de 1484.

Hubert Languet (1518-1581).

Au XVIe siècle nous voyons sortir de la Côte-d'Or bourguignonne Hubert Languet, tour à tour magistrat et ambassadeur. Invinciblement attaché au protestantisme, Languet quitta la France après la Saint-Barthélemy et se réfugia en Allemagne où il mit au service de ses coreligionnaires, ses talents de diplomate et d'écrivain. Il remplit avec succès diverses missions auprès des princes protestants et composa, mais malheureusement en latin, un beau livre qui a pour titre : *Revendications exercées sur la tyrannie.*

Faute de pouvoir parler ici du président Jeannin

dont ce serait pourtant la place, nous passons à la Révolution et à l'Empire qui ont reçu de la Côte-d'Or des serviteurs distingués. Dans le nombre, nous retenons les trois plus considérables, Prieur, Berlier, Maret.

Prieur Duvernois (1763-1832).

Prieur-Duvernois était un de ces nombreux bourguignons que l'exemple et la protection de Monge avaient attirés dans le corps du génie. Rentré dans la vie civile, dès avant 1789, il fut député à la Convention et élu membre du Comité de Salut Public, où il se distingua aux côtés de Carnot.

Il y a des gens qui ne peuvent entendre parler de la Convention sans prendre de petits airs effrayés. Sans doute cette Assemblée a fait des choses terribles; mais elle a fait surtout de grandes choses. Elle a mérité qu'un homme, attaché à d'autres idées, mais trop généreux pour n'être pas quelquefois juste, le légitimiste Berryer se soit un jour écrié en parlant d'elle dans une circonstance solennelle : « Je jure que la Convention a sauvé mon pays. »

La Convention eut pour principal instrument le Comité de Salut public à qui elle délégua ses pouvoirs pour la défense du territoire et des institutions républicaines. Ce Comité, au moment de son fonctionnement le plus complet, comprenait : 1° ceux que l'on appelait les gens de la haute-main : Saint-Just, Couthon et Robespierre ; 2° les révolutionnaires : Barère, Billaud, Varennes, Collot d'Herbois ; 3° les travailleurs : Jean-Bon Saint-André qui réorganisa la marine ; Cambon qui surveilla les finances ; Robert Lindet qui pourvut aux nécessités de l'administration inté-

rieure; Carnot et Prieur qui se partagèrent la guerre, l'un faisant les plans et dirigeant la marche des armées, l'autre pressant les approvisionnements : l'un était le major-général des armées françaises, l'autre en était l'intendant en chef et le munitionnaire.

On sait que l'intendance a sa part dans les défaites comme dans les victoires : il faut rapporter à Prieur une part de l'honneur que valurent à la France, après les craintes de 1793, les succès de 1794, attestés par 27 victoires, par 80.000 ennemis tués, par 90.000 ennemis blessés, par 116 places prises. Quand un homme a collaboré à une telle œuvre, il est impossible que la postérité oublie son nom : elle n'a pas oublié celui de Prieur.

Berlier (1761-1846).

Berlier était avocat à Dijon quand ses compatriotes l'envoyèrent à la Convention où il se distingua par sa science juridique. Sous l'Empire, il entra au Conseil d'État et fut l'un des rédacteurs du Code Napoléon. La part qu'il prit à cette grande œuvre le recommande à notre souvenir.

Le Code est le recueil officiel des lois de notre pays. Avant 1789, ce recueil n'existait pas: la législation variait d'une province à l'autre, au grand détriment des justiciables. La Révolution entreprit de faire l'ordre et l'unité dans l'amas confus d'usages, de coutumes, de règlements que lui avait légué l'ancien régime. Elle n'eut pas le temps voulu pour y réussir. L'Empire reprit la tâche et la mena à bien.

Napoléon appela au Conseil d'Etat des jurisconsultes éprouvés : Bigot-Préameneu, Portalis, Tronchet, Merlin, Treilhard, Henrion de Pansey, Berlier

qui, sous sa direction, codifièrent les lois existantes en les amendant et en les complétant. Le Code Napoléon fut promulgué de 1803 à 1810 dans l'ordre suivant: code civil, code de procédure civile, code de commerce, code d'instruction criminelle et code pénal. Le temps a apporté et apportera des modifications à cette grande œuvre ; mais elle subsiste dans son ensemble, également honorable pour ceux qui l'ont accomplie et bienfaisante pour le pays qui en observe les prescriptions.

Exilé à la Restauration, Berlier rentra en France après les journées de juillet 1830. Il avait employé le temps de son exil à d'utiles travaux de jurisprudence et d'histoire.

Maret (1763-1839).

Maret était le fils d'un fameux médecin de Dijon. Destiné d'abord au génie militaire, il se tourna vers la diplomatie où la protection du comte de Vergennes lui promettait un bel avenir. Il passa quelques années à Paris et, tout en poursuivant les études nécessaires à ses projets, il s'y créa de belles relations.

A la réunion de l'Assemblée nationale, il eut l'idée de faire le compte rendu des séances et publia un bulletin journalier qui parut d'abord seul et plus tard fut réuni au *Moniteur*: il continua ce travail, admirablement exécuté, jusqu'à la séparation de l'Assemblée. Il concourut alors à la fondation du Club des Feuillants, destiné à soutenir la monarchie constitutionnelle. Il en fut récompensé par un poste diplomatique à Hambourg et bientôt à Bruxelles. Après le 10 août, dont il accepta les conséquences, il devint l'un des chefs de division du ministère des affaires

étrangères. Il quitta bientôt ces fonctions pour remplir une mission en Angleterre après laquelle il fut envoyé comme plénipotentiaire à Naples.

Il se rendait par la voie de terre à son poste, lorsqu'au mépris du droit des gens il fut mis en arrestation par le gouvernement autrichien, coutumier de semblables méfaits. Il subit un dure captivité à Mantoue et à Kuffstein dans le Tyrol et eut assez de force d'âme et de corps pour résister aux plus rudes traitements. Il fut échangé trois ans ans après avec d'autres détenus politiques contre la fille de Louis XVI. que l'Autriche se décida enfin à racheter, après des hésitations si mesquines qu'elles en devenaient odieuses.

A sa rentrée en France, Maret fut de la Commission qui devait négocier avec l'Angleterre un traité de paix bientôt rendu impossible par le 18 fructidor. Il s'attacha ensuite à la fortune de Bonaparte, et devint, après Brumaire, chef d'un ministère central, la secrétairerie d'Etat, où venaient aboutir et d'où se distribuaient les affaires des différents départements ministériels. Seul, il présentait les pièces à la signature du chef de l'Etat et avait la haute main sur toutes les affaires civiles. Il accompagnait l'Empereur aux armées et prenait part aux négociations qui suivaient les victoires.

En 1811, il dut accepter le ministère des Relations extérieures en remplacement de Champagny et fit des efforts inutiles, mais louables, pour donner enfin la paix à la France. Il avait reçu le titre de duc de Bassano, sous lequel il est plus connu que sous son propre nom.

La Restauration lui infligea un exil de quatre ans.

La monarchie de Juillet le fit pair de France et lui confia même pendant quelques jours, en novembre 1834, la présidence du Conseil des ministres. Le trait distinctif de Maret, c'est avec son entente de toutes les parties de l'administration, son assiduité infatigable et sa puissance de travail. Il ne faut pas oublier non plus qu'il est le créateur de la presse parlementaire en France.

VII. — ÉDUCATEURS.

Nous terminons cet ouvrage par la biographie de trois Bourguignons de la Côte-d'Or qui se sont particulièrement distingués dans la carrière aussi méritoire que laborieuse de l'enseignement.

De Lanneau (1758-1830).

De Lanneau était, à la Révolution, religieux doctrinaire et principal du collège de Tulle. Il prêta le serment civique, fut quelque temps vicaire général d'Autun, puis, renonçant à la prêtrise, se maria et remplit différentes fonctions administratives. Mais il était né pour enseigner : sa vocation fut plus forte que tout et, en 1797, il demanda et obtint l'emploi de censeur au Prytanée Français, devenu depuis le Lycée Louis-le-Grand. Il le garda un an, et le résigna pour fonder une institution dans les bâtiments mêmes de l'ancienne maison de Sainte-Barbe.

Il réussit à tous les points de vue : la nouvelle Sainte-Barbe devint un établissement modèle dont les règlements furent adoptés en partie par l'Etat, lors de la création de l'Université.

A la Restauration, les ennemis de Lanneau le dénoncèrent comme prêtre marié et le firent déclarer indigne de participer à l'éducation de la jeunesse. Il dut courber la tête devant l'intolérance de ses persécuteurs et s'effacer, au moins nominalement, derrière son gendre et son fils. Il resta néanmoins à Sainte-Barbe, où rien ne se fit, comme précédemment, que par son avis. Sa mémoire, chère à tous ceux qui ont été élevés à Sainte-Barbe, est également honorée par tous les amis de l'instruction.

Guéneau de Mussy (1776-1834).

Guéneau de Mussy fut l'un des premiers collaborateurs de Fontanes dans l'organisation de l'Université de France. Il a rendu des services à ce grand corps public, et, à ce titre, il mérite quelque reconnaissance. C'était d'ailleurs un esprit timide, à qui les nouveautés étaient facilement suspectes et qui ne comprit jamais la grandeur et la portée de la Révolution. En fait de pédagogie, il n'allait pas au delà de Rollin, dont il a écrit le panégyrique. L'un des instigateurs de la réaction anti-philosophique qui marqua les premières années de ce siècle, il fut naturellement en faveur sous la Restauration et il en profita quelquefois pour soustraire aux rigueurs du pouvoir tel universitaire dénoncé comme indévot ou libéral. Cette conduite doit nous rendre moins sévères pour l'étroitesse de ses idées.

On peut le louer aussi d'avoir contribué à introduire dans l'enseignement secondaire l'étude de l'histoire et d'avoir protégé les pénibles débuts de l'enseignement primaire public dans notre pays.

Jacotot (1770-1840).

Ce savant Dijonnais est une des figures les plus originales de la pédagogie au XIXe siècle. Tour à tour capitaine d'artillerie, sous-directeur de l'Ecole polytechnique, professeur de littérature, de mathématiques, de langues orientales et de droit, trois ou quatre fois docteur, il quitta la France à la Restauration pour cause d'opinions libérales et s'en alla occuper une chaire à l'Université de Louvain. Très capable de faire le cours qui lui était confié, il se heurta néanmoins à une difficulté presque invincible. Ses élèves ne savaient pas sa langue et il ne savait pas la leur. Il s'avisa de leur mettre en main une traduction hollandaise du *Télémaque* avec le texte français en regard et leur fit apprendre peu à peu certaines parties de ce texte par cœur. Ces parties ainsi apprises furent, à satiété, récitées ou écrites de mémoire. Après six mois de cet exercice, les écoliers de Jacotot savaient, paraît-il, assez bien le français pour comprendre, rédiger et redire ses leçons.

Cette expérience suggéra au professeur cette idée, bientôt devenue système, que l'on peut s'instruire sans maître et qu'un ignorant peut enseigner ce qu'il ne sait pas. Il formula sa doctrine en un certain nombre d'axiomes dont voici les principaux, outre les deux que nous avons rapportés :

« Qui veut, peut. — Toutes les intelligences sont égales. — Il suffit de bien savoir une fois quelque chose pour apprendre seul tout le reste, à condition de rapporter les connaissances à acquérir à la première connaissance acquise. »

Ce système fit merveille aux Pays-Bas, où Jacotot

en dirigea l'application. De là, il passa en France et y passionna l'opinion. On en fit des expériences publiques où les deux partis prétendirent trouver de quoi appuyer leur jugement préconçu.

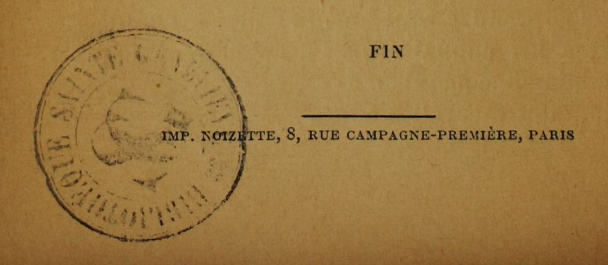
Le *Télémaque,* traduit dans toutes les langues européennes, était le manuel obligatoire des étudiants jacotistes, qui ânonnaient à l'envi sur tous les tons et dans tous les idiomes : « Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse. » La vogue du système dura quelque dix ans de 1830 à 1840 environ, après quoi il n'en fut plus question.

Il est, sinon démontré, au moins très probable, que la méthode Jacotot promettait plus qu'elle ne pouvait tenir ; mais il y aurait de l'injustice à la traiter de trop haut et surtout à en dédaigner l'inventeur, dont les intentions, à tout le moins, étaient bonnes.

Il tirait si peu vanité de son savoir encyclopédique, acquis presque sans maître et par sa seule énergie, qu'il croyait chacun de ses semblables capable de la même culture pourvu qu'il fût capable du même effort. D'autre part, comme il voyait dans la science la première condition du bonheur, il voulait la propager partout et faire le plus grand nombre possible d'heureux.

Il ne nous déplaît pas de terminer notre petit livre par l'expression de ces nobles sentiments, dont le dernier au moins doit être partagé par tous les bons Français

FIN



IMP. NOIZETTE, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE, PARIS

